

REVUE DES LIVRES

CULTURE ET TRADITION CLASSIQUES

Jean-Louis JOUBERT, *Petit guide des littératures francophones* (Les Petites Références), Paris, Nathan, 2006, 12 x 19, 256 p., br. EUR 10.90, ISBN 2-09-184021-1.

Désignée et reconnue pour la première fois vers 1880 par le géographe Onésime Reclus, la francophonie continue d'exister bel et bien. Les programmes scolaires français encouragent aujourd'hui l'étude des auteurs francophones. Jean-Louis Joubert a échafaudé en conséquence un *Petit guide des littératures francophones*, qui sera, à coup sûr, utilisé dans les écoles grâce à des rubriques pédagogiques sur l'analyse des textes proposés, mais qui pourra aussi intéresser un plus large public. — Le plan de l'ouvrage est géographique et historique. À l'intérieur des neuf grands espaces francophones délimités (Belgique et Luxembourg, Suisse et Vallée d'Aoste, Canada, Afrique noire, Maghreb, Proche Orient, Caraïbe, Océan Indien, Asie et Pacifique), quelques auteurs majeurs, classés par ordre chronologique, sont examinés : une courte biographie précède un extrait succinct d'une œuvre représentative. Seule la date d'édition, et non la date d'écriture, est indiquée à la fin des extraits, ce qui peut dérouter un élève. Parmi les auteurs retenus, le plus ancien est Charles de Coster (1827-1879), et le plus récent est une jeune femme d'origine chinoise, Shan Sa, née en 1972. Deux chapitres ne répondent pas à une logique spatiale, s'intéressant aux premiers écrits francophones et aux exilés. Le choix des auteurs qui sont présentés dans ce petit guide n'est pas clairement explicité : tout semble affaire de reconnaissance hexagonale, d'où la fréquence des allusions aux prix littéraires français reçus par les uns et les autres. — Au début de chaque chapitre, Jean-Louis Joubert propose un historique de l'espace concerné. Ces encarts historiques éloignent parfois du sujet : dire qu'en Afrique noire ont été trouvés les plus anciens « restes fossiles d'humanoïdes » (p. 98) ou que « Les Comores sont peuplées au cours du premier millénaire par des Africains de culture swahili » (p. 200) paraît d'un intérêt minime. Mais heureusement dans ces panoramas historiques, la marche progressive de la langue française est ensuite dessinée à chaque fois. Des index viennent en outre compléter ce guide : un index des auteurs, qui n'est qu'une liste puisque manque un renvoi aux pages, et un index des œuvres citées. — Ce guide mérite que l'on s'y attarde à plusieurs égards. Outil commode de travail en classe, il peut faire entendre – quand on prend du recul par rapport à cette série de notices enchaînées – l'originalité des littératures francophones. Le passage par le français, c'est visible, est rarement simple : depuis la prison où Marco Polo fait transcrire son récit par un compagnon d'infortune français jusqu'au *Journal* de guerre tenu par Mouloud Feraoun à la veille de son assassinat par l'OAS. Le français est la résolution, parfois difficile, d'une situation d'entre-deux. L'expression polynésienne de « demie », qui sert à parler de la bourgeoisie métisse, trouve tout son sens : à avoir deux identités à la fois, on risque de ne même pas en pouvoir exprimer un convenablement. — Dans cette quête de la juste identité, quelques leitmotifs se dégagent : la fascination pour des pays perdus ou imaginaires (la Lotharingie, la Lémurie),

l'obsession de la traduction qui verse à l'occasion dans l'imitation, l'invention de concepts pour se décrire (la négritude, la Créolie, l'antillanité), l'omniprésence du voyage dans les différents itinéraires intellectuels, l'engagement social et politique comme corollaire de l'activité littéraire. — À l'aide de ce petit livre, on comprend de même que les modèles littéraires importés de France n'agissent pas nécessairement sur les manières francophones d'écrire. En réalité, l'inspiration formelle est souvent empruntée à toute la littérature mondiale : Jean Potocki imite de la sorte les contes orientaux, Charles de Coster fait écho au *Don Quichotte* avec son *Ulenspiegel* (1867), Michel de Ghelderode recourt au mythe de Faust, Émile Verhaeren reçoit la marque de Walt Whitman. Le français n'est donc pas un carcan qui imposerait jusqu'à la structure du texte. Des genres propres naissent même sous la plume des Francophones, à l'image du réalisme merveilleux haïtien. — Par ce guide, des liens serrés entre espaces francophones sont de surcroît aperçus. Les écrivains qui s'expriment en français semblent utiliser toutes les ressources des espaces francophones, ne s'en tenant pas à leur terre natale, sachant vivre et publier ailleurs en Francophonie. Refusé en France, le premier roman de l'ivoirien Ahmadou Kourouma est ainsi édité au Québec, où s'exilent trois Haïtiens – Émile Ollivier, Anthony Phelps et Dany Laferrière. Les poèmes du malgache Jean-Joseph Rabearivelo trouvent, eux, un éditeur tunisien. — Ce recueil dit enfin comment le détour des langues peut être salvateur : tous les auteurs réunis ici sont pris entre deux langues : parfois d'autres langues sont apprises pour qu'une tension soit relâchée, pour que s'éclaircissent les contours d'une culture : aussi, Vassilis Alexakis s'est épris d'une langue d'Afrique centrale, le sango, tandis que le camerounais Mongo Beti et la guadeloupéenne Maryse Condé sont passés par une formation de lettres classiques. — Unique pour le moment en son genre, ce guide sera précieux à l'enseignant autant qu'au curieux, et rattrapera des années d'injuste silence sur de riches littératures. — Sarah REY.

W. J. DOMINIK (éd.), *Words and Ideas*, Wauconda (Illinois), Bolchazy-Carducci Publishers, 2002, 15.5 x 22.5, XXVII + 281 p., br., ISBN 0-86516-485-1, US \$ 29.

Pendant des siècles, le latin et le grec furent les langues internationales de l'Occident, ce qui explique la masse de mots anciens contenus dans nos langues occidentales : soixante pour cent des mots anglais courants dérivent du latin et dix pour cent du grec. Permettre aux étudiants – dont beaucoup n'étudient plus ni le latin ni le grec – de comprendre les bases antiques de tous ces mots, étendre leur vocabulaire et éveiller leur curiosité sur les relations entre ces cultures anciennes et la nôtre : tel sont les objectifs poursuivis par ce livre, réalisé de maîtrise façon par un groupe de professeurs universitaires. — Les trois premiers chapitres, les plus arides, apprennent à décortiquer les mots pour en déterminer les composants. Ensuite, sont examinés différents groupes de mots d'origine gréco-latine dans des domaines utiles aux étudiants : mythologie, médecine, commerce, économie politique, droit, philosophie, psychologie et histoire. Au lieu de se contenter de listes de mots, propres à engendrer rapidement l'ennui, l'ouvrage essaie de situer les mots dans leur contexte ancien, avec l'appui de courtes et substantielles introductions aux différents aspects de la culture et de la mentalité antiques. A cette fin, les auteurs usent de méthodes variées : cinquante courtes bandes dessinées humoristiques, trente-deux illustrations (photographies parfois trop sombres), de brefs extraits de textes anciens et même modernes, des questionnaires destinés à contrôler la bonne assimilation des chapitres. Chaque chapitre se termine par une bibliographie et une liste de sites internet. Plusieurs index guident les lecteurs. La mise en page est excellente et moderne. — Le tout laisse deviner le talent pédagogique de professeurs ayant déjà expérimenté cette méthode, prévue pour douze à quinze semaines d'étude. C'est une réussite. — B. CLAROT, s.j.

Silvana ROCCA (éd.), *Latina Didaxis XVII. Atti del Congresso 5-6 Aprile 2002. La lingua e la cultura. II. La cultura*, Genève, Compagnia dei Librai, 2002, 16 x 22, 255 p., br., ISBN 88-88784-01-02.

N'ayant aucune sympathie pour la réforme des programmes en Italie (« *un vero e proprio incubo* », « *un riformismo vano* », p. 5), S. Rocca réaffirme que l'étude des classiques est une composante essentielle de l'Europe. Suivent onze contributions. C. Santini analyse le rôle des *artes* dans Sén., *Ep.* 90. P. Mastandrea fournit des exemples montrant l'utilité de l'informatique pour l'intertextualité. R. Centi, contre les excès de la *modularità*, propose un parcours thématique respectueux du canon des auteurs scolaires. M. Tixi décrit les rapports toujours actuels entre *eloquentia* et *sapientia* chez saint Augustin. E. Andreoni Fontecedro : les intellectuels et la politique, à travers Cicéron et Sénèque. G. Cupaiuolo : les empereurs romains et la culture. L. Favini analyse l'évolution des programmes de latin dans le secondaire depuis 1944 jusqu'aux décrets ministériels de 2001-2002 et aboutit à des perspectives mauvaises : diminutions horaires, primat de la communication (au détriment des valeurs d'une culture), connaissance imparfaite des langues latine et grecque. M. von Albrecht présente la figure de Socrate chez Sénèque. Pour M. P. Pieri, la langue latine doit être présentée et étudiée comme un moyen de connaître la civilisation romaine (d'où le choix des textes, des paradigmes, etc. L'A. est un peu iconoclaste). G. Cipriani décrit la littérature de l'exil et V. Faggi la mort d'Hippolyte chez Euripide, Sénèque et Racine. — Un volume intéressant et utile, comme chaque numéro de *Latina Didaxis*, entre philologie et didactique. — B. STENUIT.

Ph. DESAN & G. DOTOLI (éd.), *D'un siècle à l'autre. Littérature et société de 1590 à 1610* (Biblioteca della Ricerca, Mentalità e scrittura, 12), Fasano, Schena Editore, 2001, 14 x 21, 360 p., br., ISBN 88-8229-251-7.

Les deux éditeurs, professeurs de littérature, collaborent depuis 1997 et ont organisé deux *symposia*, dont ce volume reprend quinze communications. — En vingt années de transition (1590-1610), la France confirme sa fonction assimilatrice et médiatrice, entre tradition et innovation (Dotoli). Entre Montaigne et Descartes, la philosophie du langage progresse réellement, quoique modestement (Démonet). Les discours sur le mariage sont contrastés, allant parfois jusqu'à remettre celui-ci totalement en question (Carlin). Les éditions genevoises des *Essais* de Montaigne († 1592) abrègent et adaptent ce livre capital, pour le rendre compatible avec le protestantisme (Desan). Devenu magistrat, le poète Expilly corrige ses œuvres antérieures, assez légères, dans un sens moralisateur (Preda). Écrits comme pamphlets entre 1585 et 1598, *Les mémoires de la Ligue* sont repris et adaptés par leur auteur, le pasteur Goulard, pour les faire paraître plus historiques et raviver l'ardeur des protestants déprimés (Graves). Femme de Lettres, Marie de Gournay (1565-1645) refuse le mariage, afin de rester libre (Devincenza). Marie Stuart, décapitée en 1588, a toujours divisé l'opinion ; en 1601, Montchrétien écrit sur elle une pièce destinée à prôner la réconciliation des deux camps religieux (Dotoli). En 1608, L. de Lucinge s'élève contre la « raison d'État » louée, un siècle plus tôt, par Machiavel (Balsamo). À Toulouse, Jules-César Vanini (1585-1619) fut brûlé pour athéisme, mais il fut loué ailleurs comme le précurseur de la libre pensée et du Siècle des Lumières (Lespizzi). Etc. — Cet ouvrage ne présente pas une thèse, mais des coups de sonde à travers vingt années décisives, allant du baroque au classique et constituant un tournant méconnu, mais bien attesté par la littérature. — B. CLAROT, s.j.

G. DOTOLI (éd.), *Littérature et société en France au XVII^e siècle. Volume II. Volume III* (Biblioteca della Ricerca, Cultura straniera, 100 &

107), Fasano, Schena Editore, 2001, 14 x 21, 372 & 389 p., br., ISBN 88-8229-203-7 & 88-8229-254-1.

Spécialiste de la littérature française du XVII^e s., G. Dotoli avait publié un premier volume sur le sujet en 1987. Ces deux nouveaux volumes comprennent des études assez dispersées, dont certaines sur des auteurs variables, mais trop méconnus. Épinglons quelques-uns de ces articles. — « Aucune littérature n'est innocente » car « toute littérature est politique » et exprime la société d'une époque. Écrivain elle-même, Mlle de Gournay s'est entichée de Montaigne, dont elle devient la secrétaire, avant d'éditer neuf fois ses *Essais* – l'édition de 1635 constituant un modèle de travail éditorial. À Paris, elle ouvre un salon littéraire, où se pressent les « libertins », lecteurs de Montaigne et partisans du primat de la raison et de la libre pensée. — Le dramaturge baroque J. Mairet, réhabilité ici par Dotoli, écrivit entre 1625 et 1640 onze pièces de théâtre, dont les meilleures mériteraient d'être rejouées aujourd'hui. Devenu diplomate de Franche Comté à Paris (1645-1653), Mairet a laissé quarante-cinq lettres diplomatiques passionnantes, qui racontent la Fronde des princes en province d'un point de vue tout différent de celui de l'histoire officielle (Louis XIV ayant fait détruire les archives). — Les chansons à boire d'Adam Billaut furent célèbres, tout comme leur auteur, menuisier-poète apprécié par Corneille, Scarron et Voltaire. — La Bruyère, en moraliste sociologue, analyse les transformations de la société et se propose de guider les gens vers le bonheur, en les amenant à se changer. Son langage sur le peuple, hardi et indépendant, propose un pacte social fondé sur le travail et la fraternité humaine. — *La Commedia dell'arte* réalisa, de 1571 à 1789, une révolution culturelle et féminine. Réaliste, satirique, vivante, elle fut un symbole de liberté et de critique, accordant un rôle important à la femme et à ses capacités de séduction ; elle a aussi créé des acteurs professionnels, capables d'inventer et d'adapter constamment un texte pour plaire aux différents publics. — En réaction contre le classicisme, le burlesque des frères Perrault se dressa contre le rigorisme et l'ordre établi ; il fut un des outils de la lutte contre Mazarin aux côtés de la Fronde. — Le *Misanthrope* de Molière, écrit en pleine controverse janséniste (1566), ridiculiserait, selon Dotoli, les excès moralisateurs du jansénisme, en y mêlant des échos de la vie conjugale ratée de Molière. — On gagne à lire Dotoli et à jeter avec lui un regard neuf, non conventionnel sur le XVII^e s. — B. CLAROT, s.j.

Josette ELAYI, *La face cachée de la recherche française*, Paris, Éditions Idéaphane, 2005, 16 x 24, 224 p., br. EUR 25, ISBN 2-906838-10-1.

L'A. a une formation de lettres classiques et son parcours atypique l'a conduite au CNRS en 1982. Spécialisée dans les langues orientales et la Phénicie antique, elle veut dénoncer les réseaux, dont elle a toujours refusé d'être, et les dysfonctionnements de la recherche en France (chap. I). Elle analyse les restrictions budgétaires imposées depuis mars 2003 et le mouvement de contestation, qui fut manipulé par des chercheurs (chap. II-III) : l'accent fut mis sur les moyens et non sur des dysfonctionnements graves de l'évaluation de la recherche, incompétence des évaluateurs, manque d'objectivité (réseaux syndicaux et autres), lourdeur et incohérence. La bibliométrie anglo-saxonne n'est pas une solution ; mieux vaut le dossier à points (chap. IV). Le statut de chercheur fonctionnaire à vie, échappant au contrôle d'efficacité, favorise la médiocrité (chap. V). Ce qu'a de néfaste la rivalité entre grandes écoles, universités et centres de recherche conduit à dénoncer aussi « les hommes doubles » : chercheurs enseignants *et* directeurs de revue ou de collection ; les exemples sont empruntés à l'histoire et offrent un tableau exagérément négatif : il n'y a pas que *Transeuphratène*, la revue que dirige l'A., qui fonctionne avec une certaine objectivité ; une solution (illusoire) : Internet (chap. VI). Les sciences humaines sont menacées surtout parce que les chercheurs (des « fossiles », p. 181) ne les défendent pas (chap. VII). Le dernier chapitre est un plaidoyer (très justifié) de

l'orientalisme, menacé. — Ce livre, écrit avec passion, lucidité et un zeste d'utopie, est un pavé de plus dans la mare où stagne un pays incapable de se réformer.

B. STENUIT.

PHILOSOPHIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS

Emma GRIFFITHS, *Medea* (Gods and Heroes of the Ancient World), Oxon - New York, Routledge, 2005, 13 x 20, XIII + 147 p., br., ISBN 0-415-30070-3.

Carol DOUGHERTY, *Prometheus* (Gods and Heroes of the Ancient World), Oxon - New York, Routledge, 2005, 13 x 20, XVI + 155 p., br., ISBN 0-415-32406-8.

Ken DOWDEN, *Zeus* (Gods and Heroes of the Ancient World), Oxon - New York, Routledge, 2005, 13 x 20, XXV + 164 p., br., ISBN 0-415-30503-9.

La maison d'édition Routledge, fort active dans le domaine des sciences de l'Antiquité, propose une nouvelle collection intitulée *Gods and Heroes of the Ancient World*, dont le format évoque, pour les lecteurs francophones, celui de la célèbre collection « Que sais-je ? » ou des « Découvertes Gallimard » (sans toutefois la riche illustration qui caractérise cette dernière). L'initiative est tout à fait bienvenue, à un moment où les enseignants du niveau universitaire enregistrent des lacunes toujours plus évidentes et dommageables dans la culture générale des étudiants, en particulier dans le domaine classique. Le recul de l'enseignement des langues anciennes dans le secondaire fait que la mythologie classique, ce monde de dieux et de héros, est de moins en moins intégrée dans le bagage de connaissances des étudiants. Leur proposer, en cent cinquante pages d'un style clair et accessible, sans appareil de notes, un « portrait » articulé et problématique des grandes figures de cette mythologie est par conséquent fort utile. Il ne s'agit donc pas, dans ces trois premiers volumes, consacrés à Prométhée, Zeus et Médée, de raconter leurs mythes, de proposer une biographie mythique, mais d'explorer la mise en œuvre des mythes dans les sources, leurs sens et leur portée dans le monde grec, leur impact au niveau des pratiques religieuses et, enfin, leur réception à travers le temps, jusqu'à nous. Pour bien appréhender le projet éditorial, on pourra se reporter au *Series Foreword* qui figure au début de chaque volume. On y insiste, à juste titre, sur la difficulté pour les lecteurs modernes de la mythologie ancienne de comprendre les conceptions du divin qui s'y expriment et qui divergent radicalement de celles qui caractérisent le judéo-christianisme, avec son dieu unique et transcendant, sa religion du Livre, ses dogmes et ses canons. — Chaque volume présente certes une structure adaptée aux nécessités du sujet spécifique – un dieu, par exemple, qui plus est de l'importance de Zeus, s'inscrit dans un environnement culturel infiniment plus prégnant qu'une héroïne surtout littéraire comme Médée –, mais, au-delà de ces spécificités, on trouve, dans chaque essai, une approche assez standardisée : une présentation du personnage et une mise en évidence des enjeux essentiels de son dossier, un tour d'horizon des sources le concernant, une analyse des *key themes*, à savoir les axes majeurs de ses mythes et de son culte (enjeux culturels, implications culturelles, rapport à la société, au politique, etc.), enfin, les grandes étapes de sa réception, de Rome à l'époque contemporaine. S'agissant d'un domaine difficile à appréhender, celui de la production mythique, chaque auteur s'efforce de tirer au clair les concepts clés (à commencer par celui de mythe), de montrer comment le mythe fonctionne dans les sociétés anciennes et comment il s'exprime à travers la littérature et l'art, en une multiplicité de variantes qu'il revient à l'historien d'interpréter. Les propos sont simples et vont à l'essentiel ; ils fournissent aux lecteurs les instruments théoriques fondamentaux pour éviter de mé-

comprendre le mythe ou de l'enfermer dans une analyse trop contraignante qui ne rende pas justice de sa plasticité et de sa richesse sémantique. L'absence de notes de bas de page est palliée par des conseils de lecture en fin de volume (plus ou moins riches selon les volumes) et une bibliographie des ouvrages cités. Un index, des cartes et des illustrations enrichissent chaque volume, mais il faut bien reconnaître que les photos ne sont pas toujours d'excellente qualité. L'éditeur pourrait faire un effort sur ce plan.

L'ouvrage sur Prométhée met en évidence quelques thèmes majeurs dans ce mythe, dont l'interprétation a été profondément renouvelée par les analyses de J.-P. Vernant : l'usage du feu, la rébellion face au pouvoir des dieux, la créativité et le travail, comme symbole de la condition humaine. Prométhée est analysé, dans la version hésiodique du mythe, comme un *trickster*, un agent culturel qui utilise la $\mu\eta\tau\iota\varsigma$ pour améliorer la condition des hommes par le vol du feu. C'est du reste en souvenir de cet événement qu'un culte lui est rendu à Athènes, objet du second *key theme*. Les courses à la torche, décrites par Pausanias, rappellent l'importance du feu pour la société athénienne, dans la longue durée. C'est l'occasion pour les lecteurs de se mesurer à l'épineuse question de l'articulation entre mythe et rite : le premier peut fonder le second, le second peut susciter le premier. Enfin, troisième axe interprétatif autour de Prométhée : sa place dans la littérature athénienne comme héros rebelle au pouvoir, notamment chez Eschyle, mais aussi comme incarnation du concept de progrès chez les philosophes. L'ouvrage se termine par une copieuse section (50 pages environ) sur la réception de Prométhée, de Goethe à Tony Harrison, en passant par Shelley et Napoléon. Objets de nombreuses relectures, toutes fonctionnelles par rapport à un contexte culturel ou idéologique donné – le romantisme, l'exaltation de la technologie incarnée par cet *homo faber* antique, etc. –, Prométhée est en définitive au cœur d'un « *ambiguous legacy* » qui illustre bien le pouvoir plastique, au niveau intellectuel autant qu'artistique, du mythe gréco-romain. Naturellement, dans cette section sur la réception de la figure de Prométhée dans l'art, la littérature, la pensée, une certaine prééminence est accordée à la culture anglo-saxonne, mais sans que les cultures francophone et germanophone soient pour autant négligées.

Médée, l'infanticide, la magicienne, l'étrangère, l'épouse de Jason, est au centre du second volume de la série. L'A. dresse rapidement la scène mythique : l'histoire de Médée en six moments essentiels, sa généalogie, puis les sources qui en conservent le souvenir, depuis l'époque archaïque jusqu'aux jalons les plus récents, en passant par Pindare et surtout la tragédie, sans oublier l'art visuel qui constitue une source importante pour l'historien des mythes. Les *key themes* mis en avant sont au nombre de cinq : la question des origines (ou de la formation) de Médée, la connexion entre magie (pouvoir féminin par excellence), enfants et statut divin, les lectures du mythe en termes d'*ethnicity*, de *gender* et de philosophie, l'apport d'Euripide, la transmission du mythe de la Grèce à Rome. Le premier axe de réflexion est particulièrement instructif, sur le plan de la méthode notamment, puisqu'il pose la question délicate de la genèse d'une figure mythique, qu'elle soit divine ou héroïque. L'A. fait alors utilement état d'une série de théories marquantes sur ce sujet, donc d'outils d'analyse, comme le folklore ou le structuralisme. Une perception dynamique de la vie du discours mythique concernant Médée se dégage aussi du dernier aspect analysé, à savoir la transmission d'une figure grecque – quoique se référant aux $\epsilon\sigma\chi\alpha\tau\iota\alpha\acute{\iota}$ du monde hellénique – à la culture romaine (Ovide, Sénèque, Valerius Flaccus, etc.), avec tout ce que cela implique en termes de recomposition des logiques narratives et herméneutiques. La partie consacrée à la réception moderne constitue dès lors un prolongement naturel de cette analyse : la Médée moderne participe encore et toujours du processus de création mythopoétique et les thèmes qu'elle incarne (l'infanticide en particulier) continuent à solliciter l'imagination et la réflexion des sociétés, jusqu'à nos jours.

Zeus, enfin, est au cœur du troisième volume : entreprise courageuse si l'on songe à la monumentale monographie d'Arthur B. Cook, parue, en trois volumes, entre 1914 et 1940. Incarnation de la souveraineté divine, de l'ordre, de l'équilibre et de la

puissance, Zeus est un dieu incontournable, extrêmement complexe du fait de la profondeur temporelle de ses attestations et de la grande diversité de ses manifestations culturelles. Après une brève introduction précisant les enjeux de son dossier, l'A. propose cinq *key themes*. Tout d'abord, il présente les attributs (trône, foudre, aigle, etc.) qui traduisent, en termes visuels, les pouvoirs et les attributions du dieu. Ensuite, il étudie les relations de Zeus avec les autres dieux et avec les hommes. Toute figure divine, en effet, fonctionne au sein d'un, et même de nombreux panthéons, tantôt locaux, tantôt régionaux, voire panhelléniques. Cette partie, comme toutes les autres, est forcément très synthétique, voire même sélective, tant la documentation est surabondante. Souverain dans tous les domaines, notamment dans le domaine sexuel, Zeus incarne l'autorité. Il exerce aussi cette fonction sur la nature, sur le temps (*weather* et *time*) et, par extension, sur le destin (le « temps de la vie »), d'où son association récurrente avec les montagnes. Il est donc, c'est l'objet du quatrième axe interprétatif, le champion de l'ordre social, le garant de la stabilité du cosmos, de la vie en communauté, des serments et des traités, le protecteur des étrangers, autant de qualités que le dossier athénien de son culte illustre mieux que tout autre. Enfin, une dernière partie est consacrée à la manière dont les poètes, les philosophes, les tragédiens ont pensé Zeus, partie fort intéressante qui montre comment toutes les modalités du discours s'approprient le mythe et le font parler (avec quelques jolies pages finales sur la vision grecque de Jupiter). *Zeus afterwards* concerne sa réception du christianisme à nos jours, avec plus d'espace pour le Moyen Âge et la Renaissance que pour l'époque contemporaine, traitée fort rapidement en moins de deux pages.

Au final, on soulignera la qualité des synthèses ici proposées, qui privilégient les *clés de lecture* par rapport à l'information érudite que les spécialistes pourront trouver ailleurs. Les trois ouvrages ici présentés trouveront un lectorat idéal parmi les étudiants universitaires qui apprendront, grâce à eux, à se familiariser non seulement avec les grandes figures de la mythologie classique, mais aussi avec les instruments d'analyse des historiens des religions anciennes. – Corinne BONNET.

Véronique DASEN, Marcel PIÉART (éd.), Ἱδίᾳ καὶ δημοσίᾳ. *Les cadres « privés » et « publics » de la religion grecque antique. Actes du IX^e colloque du Centre international d'Étude de la Religion Grecque Antique (CIERGA), tenu à Fribourg du 8 au 10 septembre 2003* (Kernos Supplément, 15), Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 2005, 16 x 24, XVI + 316 p., br. ISSN 0776-3824.

En 1995, un colloque organisé par le Centre Louis Gernet sur le thème *Public et privé en Grèce ancienne* a montré que les notions d'ἴδιος et de δημοσίος, usuelles au moins depuis la période archaïque, correspondaient assez bien à nos propres notions de privé et de public, mais présentaient des nuances originales selon les domaines auxquels elles s'appliquaient (*Ktêma* 23 [1998]). Huit ans plus tard, le CIERGA a repris le même thème en le réservant au domaine religieux. Choix pertinent, car les fondements de la religion grecque étaient bien antérieurs à l'affirmation de la πόλις comme dépositaire du δημοσίος. La question de départ et le leitmotiv de chaque article est la difficulté d'utiliser les notions de public et de privé dans le domaine du sacré. Les dix-neuf contributions du volume touchent à de multiples aspects du problème et ne peuvent être résumées ici que de façon grossière, mais les lecteurs trouveront, dans la *Présentation* de M. Piéart et V. Dasen, une bonne synthèse de chacune en même temps que des réflexions sur le thème du colloque. — Les prières d'Achille et de Priam, dans l'*Iliade*, ont été prononcées dans l'espace domestique, mais elles étaient destinées à attirer la protection divine sur des actes accomplis hors du foyer (G. Donnay). À la fin du VII^e s., les dédicaces votives sur des objets exposés dans les sanctuaires traduisaient un désir de publicité, ce que les graffiti sur des supports ordinaires faisaient eux aussi à un niveau plus modeste (F. de Polignac). Du

VIII^e au VI^e s., certains sanctuaires ont reçu des offrandes « brutes », comme du corail ou de l'ambre, prélevées sur une nature perçue comme divine puis translâtées dans un espace commun : ces « bricolages » individuels reflétaient une pensée encore « sauvage », selon les termes de Cl. Lévi-Strauss (I. Tassignon). Les offrandes déposées dans les tombes argiennes du géométrique récent (740-700) révélaient assurément la position sociale du défunt et de son οἶκος, du moins dans le cas des adultes : elles dépassaient donc la dimension personnelle pour marquer l'appartenance de l'individu à un δημόσιον (I. Ratinand-Lachkar). L'article d'A. Kavoulaki est consacré lui aussi aux pratiques funéraires : dès l'époque archaïque, l'exposition puis le transfert du mort au cimetière ont fait l'objet de règles strictes, notamment de lois somptuaires. Parallèlement, dans la tragédie classique qui mettait en scène l'affrontement de clans ennemis, on assiste souvent à une retournement de situation : alors que le deuil officiel n'était pas nécessairement le plus légitime, le deuil privé était progressivement rejoint par celui de la communauté, c'est-à-dire le deuil populaire (A. Moreau). La plupart des autres contributions situent leur questionnement dans la cité classique, hellénistique ou impériale. À partir du culte domestique de Zeus Κτήσιος et de Zeus Herkeios, P. Brulé déroule le fil reliant les οἶκοι au centre commun de la πόλις en passant par différents « cercles de sociabilité », notamment à Athènes : phratrie-génos, dême-tribu. Pour des personnages politiques comme Thémistocle, Cimon, Périclès ou Nicias, les offrandes, les serments et autres gestes de piété revêtaient forcément une dimension publique, car la construction de leur image passait « par la mise en scène publique de leurs pratiques religieuses » (P. Schmitt Pantel). *L'Anabase* montre elle aussi comment la piété de Xénophon ne prenait tout son sens « que de la sanction sociale apportée au geste et à l'action entreprise » (L. Bruit Zaidman). L'intégration d'Éleusis dans la cité athénienne a débouché, au V^e s., sur un équilibre (ou un compromis) concernant les Mystères : respectant le libre choix des individus quant à l'initiation et laissant une certaine autonomie à l'administration locale, la cité a donné une dimension civique à la fête et contrôlé sa gestion financière (L.-M. L'Homme-Wéry). Plus rare que δημόσιος dans les œuvres littéraires comme dans les inscriptions, le terme δημοτελής renvoyait lui aussi à ce qui était public ou officiel : à Cos, il s'appliquait aux prêtres qui achetaient leur charge et officiaient dans des sanctuaires sur lesquels la cité affirmait son autorité (V. Pirenne-Delforge). C'est notamment par leurs rôles dans la religion, on le sait, que les femmes trouvaient un lieu d'insertion dans la société : la diversité des fonctions et des titres qui leur étaient dévolus révèle leur responsabilité dans la continuité de la communauté, conformément aux modèles divins d'Héra et d'Athéna (St. Georgoudi). Trois articles sont consacrés aux associations privées. Constituées autour d'un culte déjà à la période archaïque, les associations volontaires ont conservé leur liberté d'action, mais ont été soumises aux lois de la cité dans la mesure où l'intérêt commun était en jeu (Y. Ustinova). La pratique des mystères dionysiaques, à la période hellénistique, n'entraînait pas en concurrence avec les cultes de la cité, car celle-ci reconnaissait le rôle des thiasos, souvent de manière officielle, et l'intégrait à sa vie sociale et religieuse, évitant ainsi de les confiner à la sphère privée (A.-F. Jaccottet). D'une manière plus large, il en était de même pour beaucoup d'associations et de confréries, jusqu'à la période impériale : les cités leur reconnaissaient un rôle bénéfique dans la communauté, comme le montrent notamment les règlements édictés à leur propos (V. Suys). À la période hellénistique, les rois et en particulier les Lagides ont fait l'objet de cultes privés, surtout de la part de fonctionnaires royaux, parfois de magistrats de cités et de militaires, qui leur offraient des sacrifices et des dédicaces en témoignage de loyauté (A. Aneziri). D'après P. Iossif, les dédicaces avec ὑπέρ + le nom du roi, en Égypte lagide, traduisaient la « pharaonisation » de l'idéologie royale en mettant le souverain en situation d'intermédiaire entre le dédicant et la divinité, tandis que celles qui utilisaient le datif honoraient les rois comme des dieux : ces textes privés reflétaient donc une évolution publique. La maxime épicurienne « vis caché » ne signifiait pas le retrait du philosophe de toute activité publique : un bon nombre d'inscriptions ont honoré des Épicuriens pour leurs fonctions religieuses ou diplomatiques, notamment au service

des princes et comme dignitaires du culte impérial (R. Koch Piettre). À l'origine, le Sarapieion de Thessalonique était probablement une fondation privée, mais un διάγραμμα de Philippe V l'a placé sous protection royale et la cité a intégré les grandes fêtes isiaques à son calendrier et a contrôlé les dépenses du sanctuaire (E. Vouriras). — Comme on le voit, chaque auteur a analysé diverses manières dont le *ιερός* interférait avec le *δημόσιος* et l'*ἴδιος*. En fait, la chose était inévitable, même si ces notions ne sont pas les équivalents exacts de nos propres concepts, car ces domaines n'étaient pas étanches et ne l'ont été à aucune période de l'histoire. C'est pourquoi l'insistance répétée sur l'opposition structurale entre le public et le privé apparaît comme un présupposé assez artificiel. Au total, heureusement, ce livre élégant et doté d'un bon index apporte des analyses fines et nuancées de nombreuses manifestations de la religion grecque. — L. MIGOTTE.

Éric LHÔTE, *Les lamelles oraculaires de Dodone* (École pratique des hautes études. Sciences historiques et philologiques, III. Hautes études du monde gréco-romain, 36), Genève, Droz, 2006, 15 x 22, XVI + 454 p., br., ISBN 2-600-01077-7.

Les tablettes oraculaires de Dodone sont au rang des plus grandes frustrations des antiquistes qui travaillent sur la religion grecque. Si une cinquantaine de lamelles fait depuis longtemps partie des sources classiques dans les travaux spécialisés, une centaine d'autres n'a été éditée que très sommairement, et plus de mille inédits attendent, depuis presque un siècle, leur première édition, après les décès successifs des professeurs chargés de leur étude. On ignore si la publication « presque achevée » de ces documents par A.-Ph. Christidis, mort en 2005, verra jamais le jour. Les originaux, éparpillés principalement entre Joanina, Athènes, Salonique et Berlin, ont été partout conservés dans des conditions à ce point déplorables qu'une partie de la collection s'en trouve irrémédiablement détruite. — L'étude d'Éric Lhôte est une addition fondamentale à ce corpus défaillant. Tandis que Christidis s'était réservé les inédits de Joanina et qu'un étudiant de P. Cabanes se charge des inscriptions conservées à *Charlottenburg* à Berlin, une centaine semble-t-il, il a quant à lui réédité toutes les tablettes publiées depuis 1878, au nombre de 167 : dans toute la mesure du possible, il en a revu les originaux, et a fait un remarquable travail d'analyse des fac-similés existants. Pour certaines lamelles de *Charlottenburg*, il a ainsi analysé en détail les rares photographies de Kekule van Stradonitz (1909), lequel avait donné des traductions allemandes mais sans éditer le texte grec. Le corpus établi est donc, à bien des égards, modèle. On trouve, sous chaque numéro, après le lemme, la datation et les indications bibliographiques, un fac-similé, l'édition du texte, les indications intéressantes l'alphabet utilisé, un commentaire (essentiellement philologique) et la traduction. Une (trop) brève histoire de l'Épire et du sanctuaire, ainsi que quelques considérations sur la date des textes (VI^e - II^e s. av. J.-C.) ouvrent le travail. Le corpus (p. 29-325) est organisé comme suit : (1) CONSULTATIONS PUBLIQUES (n° 1-17) : cités, *koina*, autres. (2) CONSULTATIONS PRIVÉES : **bonheur** (n° 18-24), **problèmes familiaux** (mariage [n° 25-40] ; descendance [n° 41-51] ; cas mixtes [n° 52-53] ; résidence [n° 54-59] ; esclaves & affranchis [n° 60-64]), **santé** (en général [n° 65-67] ; cures [n° 68-70] ; maladies des yeux [n° 71-72] ; des dents ? [n° 73]), **affaires** (agriculture, élevage, pêche [n° 74-83] ; artisanat [n° 84-88] ; grand commerce maritime [n° 89-101] ; grand commerce maritime ou migration [n° 102-103] ; acteur tragique [n° 104] ; activité inconnue [n° 105] ; grand commerce, agriculture, petit commerce [n° 106-118]), **vol** [n° 119-123], **mort** [n° 124-126], **affaires militaires** [n° 127-129], **migrations** [n° 130-133], **pratiques religieuses et magiques** [n° 134-144], **anthroponymes** [n° 145-153]. (3) TEXTES DIFFICILES À CLASSER [n° 154-167]. — Établir le plan d'un corpus n'est jamais facile, et chacun peut trouver à y redire. Un réel problème de classification vient du fait que certaines tablettes portent deux ou trois questions différentes. Lhôte s'en est alors tenu au principe « un numéro par tablette », ce qui est évidemment défendable, mais on se demande pourquoi, dans le

corpus qu'il a organisé par matières, il n'a pas alors ménagé des renvois internes pour parfaire la cohérence du classement. Ainsi les n° 52 et 61, classés respectivement sous « Mariage & Descendance » et « Affranchis », parlent aussi de questions relatives à la citoyenneté, qui sont vraiment originales et importantes, mais qu'aucun sous-titre dans la classification ne permet de repérer. Le n° 46 comporte trois questions, relatives aux enfants, à la maladie, et à un voyage lié à une vente, mais est catalogué uniquement sous « Descendance ». Je me demande s'il n'eût pas mieux valu allouer un numéro à chaque lamelle, mais un autre à chaque question oraculaire. On aurait alors classé les questions dans un ordre logique, et une table de concordance aurait permis l'identification de chaque question avec un numéro de lamelle. — Les relectures de Lhôte sont très souvent judicieuses, qu'elles corrigent les premiers savants, comme Carapanos, Foucart, Pomtow, Hoffmann, Evangelidis, ou les plus récents tels Parke, Dakaris, Votokopoulou ou Christidis. Il a pour lui deux grandes qualités, son excellente connaissance des comparables épigraphiques et sa maîtrise des dialectes grecs. — Après le corpus vient l'interprétation des textes (p. 329-431). La majeure déconvenue est sans doute que nulle part n'a été abordée pour elle-même la question de l'oracle proprement dit, ni des implications religieuses des tablettes de plomb (avec quelques exceptions dans le commentaire, ou p. 427-428, par exemple). Mais É. Lhôte fait œuvre de philologue, et on ne peut lui reprocher ! Cela laissera le plaisir de l'interprétation aux historiens de la religion, en attendant l'édition du recueil des inédits de feu Christidis, en espérant qu'il ne soit pas publié aux calendes grecques. — Par contre, le chapitre présente de très intéressantes mises au point, depuis longtemps attendues : les alphabets « archaïques » dans les lamelles représentent environ vingt pour cent de l'échantillon total, beaucoup plus qu'on ne l'imaginait, et leur provenance, outre la Grèce du nord, révèle l'attraction du sanctuaire sur Corcyre et la Grande-Grèce. Le formulaire des questions est également révélateur, lâche dans sa répétitivité. Après le schéma traditionnel : « Untel demande à Zeus Naios et à Dioné », deux types aux multiples variantes prédominent : la question introduite par τίς (à quel(s) dieu(x) ou héros faut-il sacrifier pour ...), et la question introduite par ἦ (parfois sous-entendu), la fameuse interrogation indirecte qui plus tard sera analysée par Plutarque dans son traité sur l'E de Delphes. D'intéressantes questions syntaxiques font surface : présence du subjonctif délibératif, de l'optatif sans κα, nombreuses anacoluthes, etc. Lhôte aborde le difficile problème des notations sur certaines tablettes, que Carl Robert avait interprétées comme des numéros d'ordre de consultation, et confirme la plausibilité de l'hypothèse, bien qu'on ne puisse encore la développer à suffisance. Il n'est pas possible, au regard des tablettes aujourd'hui connues, de déterminer si la question était destinée à demeurer cachée, et l'exemple du n° 35 (p. 354-355) ne prouve pas, à mon avis, que le prêtre ait « en cachette » regardé la question. Habiles conclusions sur les relations probables entre certaines lamelles de Dodone et les *defixiones*, mais on aurait tort d'aller trop vite en besogne : le n° 124, à la laconique question « est-il mort ? », n'est peut-être pas relié aux n° 126 et 107b. Il peut s'agir simplement d'un pèlerin qui s'enquiert au sujet d'une personne qui aurait dû revenir et qui avait disparu sans laisser de trace, une réalité qui devait être très fréquente dans l'antiquité. Cela dit, il va de soi que la consultation oraculaire flirtait toujours avec les pratiques « magiques », et que les anciens n'établissaient pas de frontière stricte comme nous entre les deux réalités. Le n° 144, où on demande à Zeus s'il faut consulter un psychagogue est très intéressante : outre qu'on a pour le IV^e s. av. J.-C. la preuve épigraphique de tels praticiens, jusque là connus seulement dans la littérature (Eschyle), il n'en faut pas conclure pour autant qu'il s'agissait d'une pratique magique, car les νεκρομαντεία existaient bel et bien. L'intérêt est ici qu'avant de se livrer à ce type de divination, les consultants se prémunissent d'un avis divin, pratique typiquement grecque pour assurer au maximum la véracité de la révélation. — S'ensuit une remarquable étude dialectologique, qui s'inscrit en faux par rapport à l'idée reçue d'un dialecte épirote bizarre et différent des autres dialectes doriens. La langue abrupte des questions doit trouver aussi une partie de son explication dans le niveau d'instruction des consultants : on ignore combien coûtait la consultation, mais bien des questions sont relatives à la vie quotidienne ou professionnelle, et semblent

impliquer une clientèle seulement moyennement instruite, au mieux. — La bibliographie est un peu difficile à consulter, car les titres y sont placés, semble-t-il, par ordre d'importance, ce qui a sûrement sa valeur, mais qui laisse perplexé le lecteur qui veut y retrouver les publications citées dans le texte (sans compter quelques abréviations non explicitées). Mais ce livre est une étape cruciale dans l'histoire du sanctuaire dodonéen. — P. BONNECHÈRE.

LANGUES ET LITTÉRATURES ANTIQUES

D. ACCORINTI et P. CHUVIN (éd.), *Des Géants à Dionysos. Mélanges de mythologie et de poésie grecques offerts à Francis Vian* (Hellenica 10), Alessandrina, Edizioni dell'Orso, 2003, 17 x 24, XL + 640 p., br. EUR 75, ISBN 88-7694-662-4.

Plus de six cent pages ont été nécessaires pour rendre un hommage plus que légitime à la personnalité foisonnante de Francis Vian. Près de cinquante contributions sont rassemblées dans ce beau volume, sous la plume de nombreux spécialistes français et étrangers. Les deux éditeurs, D. Accorinti et P. Chuvin, tracent, en ouverture, un beau portrait intellectuel et humain de cet « athlète complet, rompu à toutes les disciplines » (p. XI). Suit la bibliographie de ses travaux, entre 1951 et 2003 : elle montre la cohérence d'un parcours au milieu des Géants, Argonautes, Spartes et autres figures mythiques, à l'écoute d'Apollonios de Rhodes, de Quintus de Smyrne et de Nonnos de Panopolis. — Face à un ensemble de contributions aussi diversifiées et riches, le recenseur ne peut que suivre l'architecture proposée par les éditeurs. Une première section est consacrée aux « Études mythologiques », la plupart en écho aux thèmes chers au jubilaire, en particulier le rôle des forces primordiales (montagnes, géants, titans) dans l'harmonisation du cosmos. — La deuxième section porte sur la « Poésie archaïque et classique » : Homère, Hésiode, Pindare, Bacchylide, Parménide. Suit alors une section plus riche sur la « Poésie hellénistique et romaine » où se côtoient Callimaque, Apollonios, Quintus et d'autres encore. On y retrouve souvent les personnages familiers : argonautes, géants et titans... — La quatrième section, tout aussi riche, fait place aux « Études nonniennes » et à l'« Antiquité tardive ». Les *Dionysiaques* y sont à l'honneur, mais aussi la culture juive, chrétienne et byzantine. — La plupart des études relèvent d'une approche philologique et littéraire, tout en faisant appel à l'histoire des religions et, occasionnellement, à l'histoire de l'art et à l'archéologie. L'ensemble présente une réelle cohérence thématique et méthodologique qui rend justice au parcours à la fois linéaire et diversifié de Francis Vian. — Corinne BONNET.

F. DELLA CORTE, *Opuscula XIV* (Pubblicazioni del D.AR.FI.CL.ET., n. s. 190), Genova, Università di Genova – Facoltà di Lettere, 2000, 16 x 22, 214 p., br.

C'est le dernier volume de la réimpression anastatique des articles de F. Della Corte (1913-1991), qui porta si haut la philologie classique en Italie. La réimpression, commencée en 1971, a été menée à son terme par le *Dipartimento di archeologia, filologia classica e loro tradizioni F. Della Corte* (D.AR.FI.CL.ET). Sujets traités : le pansabinisme de Varron (1991) ; l'acteur Roscius admiré par Cicéron orateur (1991) ; les *laudes ruris* de Cicéron (1994) ; l'inscription d'Aquilée dédiée PATRI VERGILI (1990) ; les confiscations et la déforestation dans les *Bucoliques* (1991) ; les souvenirs virgiliens de la Sabine, parcourue à partir de la *via Flaminia*, de Mantoue à Rome (1991) ; les premières années d'Horace (1991) ; l'utilisation par ce dernier des doxographes, parmi lesquels sans doute Arius Didyme, philosophe d'Octave (1991) ; les modèles (depuis Aristophane de Byzance au moins) de Nonius (1987) ; le maintien de

pelago dans Ausone (*Urb.* VIII, 1) : exagération plus qu'erreur à l'endroit de Capoue (1990) ; les monuments de Milan, capitale de l'Empire, à travers les textes (1994) ; l'évocation, souvent précise, des fleuves (e. a. la Moselle) chez Fortunat : métonymie de localisation quand il raconte ses nombreux voyages en Europe (1993) ; une correspondance en acrostiches à Rome, dans les années 1484-1487, entre Fabrizio da Varano, évêque de Camerino, et Pietro Martire d'Anghiera (auj. Angera, sur le lac Majeur, né à Arona (1993) ; l'improvisation poétique en Grèce, à Rome et dans l'Italie moderne (1993) ; Ettore Romagnoli, l'Italie (mais avant 1922) et l'évolution de la philologie (1995) ; l'initiation de Cātulle aux mystères dionysiaques, soutenue par E. Marmorale, mais très hypothétique (1990) ; l'expérience des encyclopédies de Dante et de Virgile (1995). — Clarté, érudition, esprit critique, diversité des intérêts : on relit avec plaisir et profit le Maître. À la fin, le lecteur trouvera les sommaires des volumes précédents. — B. STENUIT.

M. MARTÍNEZ, *Ensayos de Filología Clásica* (Estudios y Ensayos, 20. Filología, 8), Universidad de La Laguna, Servicio de Publicaciones, 2001, 16.5 x 23.5, 419 p., br., ISBN 84-7756-518-X.

Cet ouvrage comprend douze études de philologie classique, publiées dans diverses revues entre 1987 et 1999, pendant le professorat de M. Martínez en l'Université de La Laguna aux Canaries (avant son départ pour l'Université Complutense de Madrid). Elles comptent parmi les plus représentatives de ses recherches, qui ont porté en particulier sur les Îles Canaries en tant que localisation supposée des Hespérides ou Îles Fortunées. — Voici une idée de leur contenu. (1) Martínez explique les motifs de la crise actuelle des études classiques – crise qui vient de loin – et il propose des orientations pour les rendre plus attractives. (2) Il présente une sélection de textes grecs sortant des sentiers battus pour des études thématiques sur l'amour, la démocratie, le progrès, la femme, la paix, l'écologie, etc., sujets capables de captiver davantage les étudiants que l'étude habituelle des auteurs. (3) Il note la présence de la culture classique dans les journaux et périodiques contemporains pour manifester sa vitalité toujours présente. (4) L'histoire ancienne des Canaries est pénétrée d'une mythologie qui lui est propre et doit recouvrir un certain fondement historique. On a attribué aux Canaries une grande variété d'appellations : le Jardin des Hespérides (ou les Hespérides), les Îles Fortunées, l'Atlantide, les Colonnes d'Hercule, les Champs Élysées, le Jardin d'Éden, etc. (5) Les Canaries dans la littérature médiévale. (6) L'A. souligne le profit didactique qu'offre actuellement la littérature érotique pour l'enseignement de la littérature classique. Il cite à l'appui la traduction de quinze lettres ou extraits de lettres érotiques, genre plus abordable et intéressant pour les jeunes. (7) Pour la sémantique du grec antique, l'A. mêle l'étude structurale à celle du contenu et passe des mots au texte. (8) La présence du monde classique chez Manuel Verdugo († 1951), poète parnassien des Canaries. (9) Les différents « canons » ou méthodes de sélection littéraire dans l'Antiquité classique : anthologies, florilèges, centons, listes d'auteurs, etc. (10) Une vue d'ensemble du théâtre grec. (11) Les interjections de douleur chez Sophocle. (12) La langue grecque parlée, à distinguer des langues populaire et vulgaire, avec des exemples tirés d'Aristophane, de Platon, etc. — On éprouve du plaisir à lire cet ouvrage d'un homme réaliste, amoureux de la formation classique et désireux de joindre l'utile à l'agréable. Il sait prendre de la hauteur et s'adapter à la mentalité actuelle, en vue de relancer l'intérêt pour une des bases essentielles de notre culture. — B. CLAROT, s.j.

G. GLOCKMANN & H. HELMS (éd.), *Polybios-Lexikon, Band II, Lieferung 2* (ποίημα - πως), Berlin, Akademie Verlag, 2005, 17.5 x 24.5, 294 p. (col. 419-997), rel. EUR 54.80, ISBN 3-05-004023-8.

Chr.-Fr. COLLATZ, M. GÜTZLAF & H. HELMS, *Polybios-Lexikon, Band III, Lieferung 1* (ρόβδος - τόκος), Berlin, Akademie Verlag, 2002, 17.5 x 24.5, 302 p. (col. 1-600), EUR 54.80, ISBN 3-05-003437-8.

Chr.-Fr. COLLATZ, M. GÜTZLAF & H. HELMS, *Polybios-Lexikon, Band III, Lieferung 2* (τόλμα - ὠφέλιμος), Berlin, Akademie Verlag, 2004, 17.5 x 24.5, 289 p. (col. 601-1172), EUR 54.80, ISBN 3-05-004024-6.

La publication du *Polybios-Lexikon*, dirigée par Günter Glockman et Hadwig Helms, se poursuit à un rythme régulier, sans que l'ordre de parution coïncide toutefois avec l'ordre de l'alphabet. Ce qui rend le lecteur d'autant plus impatient d'avoir sous la main l'ensemble. La première partie du volume II est déjà parue en 1998, et les trois livraisons mentionnées ci-dessus permettent de retrouver les mêmes qualités, dans ce qui sera un remarquable instrument de travail. Avant d'en rappeler les principes, il faut commencer par souligner l'impeccable présentation typographique, d'une parfaite lisibilité et d'une grande efficacité. Chaque lemme indique le nombre d'occurrences, puis le sens général du mot, lorsque la signification ne pose pas de problème. Sinon, le classement des occurrences se fait soit selon les catégories grammaticales (adj., adv., verbe, etc) et, à l'intérieur de chacune d'entre elles, selon le sens, soit directement selon le sens lui-même. Dans les subdivisions, clairement indiquées, on retrouve, dans l'ordre, le sens, le nombre d'occurrences, une citation en grec, aussi longue que nécessaire pour que le contexte apparaisse, puis la ou les références au texte (livre, chapitre, paragraphe). — On pourrait certes soutenir, comme pour tous les auteurs, que la consultation informatique du *TLG* est plus commode ou plus économique, mais elle ne fournit en aucune manière l'équivalent du classement sémantique proposé par le *Polybios-Lexikon*. Ce dernier constitue un modèle d'empathie avec le texte ainsi exploré et un instrument de travail sans égal, dont on ne peut que souhaiter l'équivalent pour d'autres auteurs. — P. PAYEN.

Moretum. Introduzione, testo, traduzione e commento a cura di Carmela LAUDANI (Studi latini), Napoli, Loffredo Editore, 2004, 15 x 21, 131 p., br. EUR 15, ISBN 88-7564-033-5.

De cet *epyllion* (éveil d'un paysan, Simulus, et préparation du *moretum*), l'A. dégage la structure et le but. La vision de la campagne est plus réaliste que chez Virgile et sans la légèreté que certains y ont vue : le paysan, locataire des terres, trime et le potager, bien à lui, adoucit sa vie. La datation (entre 8 et 25 apr. J.-C.) accorde de l'importance à des quantités particulières (*ābicīt* 94 ; *ergō* 59 et *ergō* 111), mais non à un hypothétique changement alimentaire (comment. *ad* 74). L'édition cite quinze mss et des *recentiores* (parfois décisifs) ; il n'y a pas de *stemma* sûr et l'A. se base sur les collations antérieures ; le *Moretum* a été fort étudié ces derniers temps, comme le montre la bibliographie. L'A. se plaît à évoquer les qualités littéraires de ce poème de cent vingt-deux vers (p. 22) et examine les échos chez Politien, Leopardi (qui, vers les 20 ans, imita plus qu'il ne traduisit : *La Torta*), Pascoli et encore Folengo, Baldi. En regard du texte latin (avec un appareil critique réduit), la traduction est précise et procède vers par vers, ce que facilite la correspondance latine du mètre et de la syntaxe. Toutefois, au v. 2, *excubitor... ales*, « gallo », est une interprétation. 27 : *Ceres*, « *frumento* », car métonymie, traduite plus loin tantôt également par substitution (84 : *Venerem*, « *sensi* »), tantôt par le nom divin (42, 51 et 54). 78 : *nonisque diebus*, « *ogni nove giorni* » (c'est le tour latin), mais dans le commentaire : « *ogni otto giorni* » (équivalent aujourd'hui). 101 : *it manus in gyrum*, « *la mano procede in senso circolare* » ; donc : « la main tourne ». Le commentaire est approfondi : lexique, tournures de phrases, style, *realia*. Au v. 87, l'A. résout une difficulté : *fibris*, « *foglie* », car c'est à la vue de leurs feuilles que Simulus choisit les aulx. Une note critique, très dense, examine vingt-deux passages controversés. Signalons e. a., au v. 8, le maintien de *fumus*. 15 : l'A., reprenant les corrections de Jos. Scaliger (*casulae*)

et de Courtney (*quam*), ainsi qu'une leçon d'un *recent*. (*clau*), arrive à un sens de ce vers « *tormentato* » : « *e con la chiave apre l'uscio della casetta che perlustra attentamente*. » 24 : la leçon *utrique* (dat. de *partitus*), à cause du v. suivant, qui détaille le travail de chacune des deux mains. 40 : l'A. a de bons arguments pour la leçon *ac remanent*, contre la correction « *allettante* » *atra manent*. 55-56 : l'A. parvient à traduire, sans correction ; elle reconnaît l'audace du lien syntaxique des deux sujets (*carnaria, terga*), mais je mettrais une virgule (au lieu de « *e* ») après *iuxta*. 65 : maintien de la *crux* devant *sumptus*. 70 : combinaison de deux corrections antérieures (*cultis immittere*), adaptées à la réalité décrite. 90 : *laetum*, avec hésitation pour *lentum* de certains *recent*. 94 : reprend la conjecture *servato* (*gramine*) et traduit : « *messe da parte le foglie* », mais dans le commentaire : « *avendone conservato le foglie* ». — Belle édition, développant (à peu près) tout ce qui concerne un poème dont le destin est particulier au sein de l'*Appendix Vergiliana*. — B. STENUIT.

Servio. Commento al libro VII dell'Eneide di Virgilio. Con le aggiunte del cosidoletto Servio Danielino. Introduzione, bibliografia, edizione critica a cura di G. RAMIRES (Testi e Manuali per l'Insegnamento Universitario del Latino, 78), Bologna, Pàtron Editore, 2003, 15 X 21,5, CIX + 143 p., br.EUR 16, ISBN 88-555-2700-2.

L'A. a déjà signé plusieurs études importantes sur Servius et une édition critique du commentaire du chant IX (*ibid.*, 1996), qui rentrent dans le vaste projet d'une nouvelle édition, après celles de Thilo et Hagen (Leipzig, 1878-1887 ; réimpr. Hildesheim, 1961) et « de Harvard » (t. II, 1946 : *En.*, I-II ; t. III, 1965 : *En.*, III-V). L'étude des mss accorde une attention spéciale à T (*Turonensis* = *Bernensis Lat.* 165), œuvre de six mains ; après collation, l'A. est convaincu que T est une compilation puisant aux mêmes sources que le Servius Auctus (Servius Danielis) ; il faut donc l'intégrer au texte et non le rejeter dans l'apparat critique. La tradition manuscrite a été bien étudiée par Murgia (1975) ; en plus du catalogue des mss, on trouvera ici une longue confrontation de leçons des deux traditions manuscrites, qui justifie la préférence pour Δ (LJAOS) et quelques corrections ou prises de position. Pour l'A. et contrairement à la position de Harvard, le Servius Auctus n'est pas le commentaire perdu de Donat ; depuis le VII^e ou le VIII^e s. (Thilo), il est intimement mêlé à la tradition manuscrite de Servius (« *coagulazione* », p. XVII) et mérite donc de figurer dans le texte de Servius : il n'y aura donc pas deux éd. séparées. L'emploi de caractères gras et de signes conventionnels permet de distinguer les deux rédactions, dans une « *lettura sinottica* » (p. LIX) chère à l'A. Toutefois, l'*apparatus criticus* est double, et même triple avec les textes parallèles. — Puisse M. Ramires poursuivre cette œuvre minutieuse et propre, comme à chaque évolution dans l'établissement d'un texte, à relancer les études des commentaires virgiliens. — B. STENUIT.

J.-Y. MALEUVRE, *Vrais et faux héros dans les Métamorphoses d'Ovide*, Association Francophone, 2005, 15 x 23, 275 p., rel. EUR 30, ISBN 2-916158-006.

L'A., dans son introduction, nous rappelle qu'Auguste ne devait pas être un lecteur naïf. Il s'était bien douté que des poètes comme Virgile, Horace, Propertius, Tibulle et Ovide, tout en se montrant augustéens, en fait se moquaient de lui d'une manière subtile. Aussi s'ingénia-t-il à « corriger » certains vers et à en injecter d'autres adroitement pour réorienter le sens. Tel aurait été le cas des *Métamorphoses* d'Ovide. L'A. y a repéré près de cent et cinq vers « de contrebande ». Mais à côté de ces actes frauduleux, l'A. voit dans les héros présentés par Ovide des personnages affublés d'un masque. Ôtons le masque et nous avons des faux héros qui, sous le couvert de leur personnage, symbolisent des hommes politiques de l'époque (surtout J. César, Octave-Auguste). L'A se sert avec sagacité du jeu de l'intertextualité,

comme les allusions récurrentes Ovide-Virgile. Ce jeu n'est pas toujours évident, il demande un effort de la part du lecteur, car chaque histoire est comme une énigme où il faut « démasquer » le héros. L'A. veut nous y aider. Le livre se présente sous la forme de courts chapitres, chacun étant centré sur une ou deux figures importantes. D'où une consultation facile comme un dictionnaire, au gré de la fantaisie. On peut se demander si toute l'œuvre des *Métamorphoses* a été voulue dans le sens où le veut l'A. de ce livre. Si les analyses s'avèrent d'une haute tenue philologique, la part d'interprétation n'est-elle pas parfois à craindre quand on se rend compte que tout va dans le même sens ? Y a-t-il vraiment autant de « faux héros » dans les *Métamorphoses* que l'A. veut bien le suggérer, même avec preuves à l'appui ? Cette question n'enlève rien au plaisir que procure la lecture d'un livre passionnant par ses connaissances, ses analyses et son originalité. – M. HAVELANGE.

Catherine SCHNEIDER, [*Quintilien*] *Le soldat de Marius (Grandes déclamations, 3)* (Edizioni dell'Università degli Studi di Cassino. Collana Scientifica, 5), Cassino, Edizioni dell'Università degli Studi di Cassino, 2004, 17 x 24, 281 p., br., ISBN 88-8317-024-5.

L'ouvrage est le prolongement d'une thèse de doctorat soutenue en novembre 1999 à Strasbourg et rentre dans un programme de recherche international sur les grandes déclamations attribuées jadis à Quintilien. A. Stramaglia, qui a déjà publié le commentaire des décl. 8 et 12 (*ibid.* 1999 et 2002), dirige ce programme. La troisième décl. est un exemple, fort connu à Rome (Plut., *Mar.*, 14, 3-9, etc.), de *relatio criminis* (transfert de responsabilité) : un soldat de Marius tue son tribun qui voulait le violer ; il sut plaider sa cause devant Marius, qui le décora de la couronne. L'introduction explique clairement le problème. L'homosexualité était jugée à Rome selon des critères qui n'étaient pas sexuels, mais sociaux et juridiques (admise entre homme libre et esclave, ...). L'argumentation ne s'en prend pas à l'homosexualité même, mais au fait que le jeune soldat, de condition libre, aurait dû se soumettre à un homme, libre lui aussi, et devenir *impudicus* (sur ce mot : comment. n. 34) ; c'eût été comme de la prostitution ; la réaction du soldat est de la légitime défense contre une transgression sociale. L'allusion aux tyrans est plus que probable (comment. n. 101 et 104). La déclamation est d'avant 384, et peut-être est-elle l'écho des dispositions impériales de 342 (p. 36). Le texte est celui de la fort bonne édition de Håkanson dans la Teubner (1982) ; ici sans apparat critique, il est parfois discuté. L'A. prend position : 3, 15 : [*et hic miles fuit.*] « *Tribunus* » : heureux guillemets, car reprise de la *contradictio* « *Tribunus fuit* ». Plus loin, maintien de *Nescit quod... tiro est*, en accord avec la juridiction romaine. 3, 19 : † *ductu tuis* devient *nunc tu tuae*, [*ordinem*], car glose de *serie* ; *ipsa* † *uirtutum* devient *ipsa* < *m* > *uirtutum* ; ces corrections inédites de Stramaglia reprennent des corrections antérieures et s'accordent avec la *pericopè*. En 3, 9, l'A. maintient les *cruces* de Håkanson, mais donne un sens en recourant à l'aposiopèse (difficilement traduisible) de *an* après *utrum*. La traduction française en regard du texte, la seconde après celle de 1659, est précise et ne manque pas d'élégance. Le commentaire développe admirablement les allusions historiques, la portée des *exempla*, les aspects juridiques, le vocabulaire militaire, les figures de style et les procédés rhétoriques (e. a. les clausules métriques ; un peu moins les particules de liaison et d'argumentation) ; les citations anciennes et les références modernes sont très nombreuses et suggèrent à elles seules l'approfondissement du bon commentaire. Mais il est impossible de tout développer, comme *ad* 11 (n. 199) : *flagitii (crimen)* : « génitif d'inhérence » ; ou *ad* 14 (n. 265) pour le datif (*contumelia hosti (aberat)*) : « construction pour le moins singulière du verbe, voir [référence bibliographique] ». — La troisième déclamation présente le double intérêt d'un discours bien ciselé et d'une question de mœurs. Le commentaire le montre parfaitement. C'est avec une calme impatience qu'est attendu le commentaire de la dixième décl. – B. STENUIT.

Sénèque. De la clémence. Texte établi et traduit par F.-R. CHAUMARTIN (Collection des Universités de France), Paris, Les Belles Lettres, 2005, 12.5 x 19, XCII + 124 p., br. 31 EUR, ISBN 2-251-01439-X.

L'introduction replace le *Clem.* dans le contexte politique et philosophique, dans la vie et les œuvres de Sénèque. La *clementia*, qu'il défend avec une belle humanité, est une notion bien ancrée à Rome. À propos de la structure est rappelée l'in vraisemblance de l'hypothèse de Préchac (CUF, 1921), vite réfutée par Faider et Ammendola (1928) : à partir de sa compréhension de la division annoncée en I, 3, 1, Préchac bouleversa l'ordre des chapitres (I, 3-26 = III), comblant ainsi les mss, qui ne contiennent pas le livre III. En I, 9, 1, l'A. lit : ... *es. Duodeicensimum*, le point final (après *es*) correspondant à la disposition du texte sur N2 R (p. XL). Le *Clem.* se situerait alors entre le 15 déc. 55 et le 14 déc. 56 ; donc - lourde hypothèse sur la clémence de Néron - après l'empoisonnement de Britannicus. Toutefois, l'expression qui précède (*cum hoc aetatis esset quod tu nunc es*) doit se rapporter à la période 15 déc. 54 - 15 déc. 55 ; elle vise Auguste, *mitis princeps*, dont Sénèque dit aussi juste avant (ce qui paraît oublié p. XLIII) : *gladium mouit*. L'A., avec acribie, relève d'autres indices, internes et externes, de clémence chez Néron au début de son principat, et présente comme une hypothèse la date de janv. 55 pour la publication, ce qui expliquerait l'absence du livre III, explicitement annoncé en I, 3, 1 : Sénèque aurait eu des doutes, après la mort de Britannicus à la mi-février 55. Pour l'établissement du texte, très étudié les dernières décennies, l'A. a disposé de la reproduction photographique de N (*Nazarianus = Palatinus 1547*) et de R (*Reginensis = Vaticanus 1529*). N, du IX^e s., est « le prototype de toute la tradition ultérieure ». R est une copie de N. Les *recc.* (au moins 269) dérivent tous de R. N est défectueux (éd. Teubner 1914 : 804 lignes, sur un total de 1 076, sont affectées de corrections et de corruptions) et les copies ont fait pire. Les collations partielles des *recc.* et les *Pinciani* (collation de Pincianus, 1536) n'apportent rien de neuf (il n'y a pas de contamination avec un ms. antérieur, d'une autre branche que N), si ce n'est le constat que les corrections des éditions imprimées se trouvent parfois dans ces *recc.* La bibliographie est détaillée. La traduction est en général précise et élégante ; toutefois, en I, 4, 3, *in quem se res publica conuertit*, « en qui [i.e. l'empereur] s'incarne l'État » : une note nuance cette audace. I, 7, 1 : « en » désigne (improprement) les dieux ; la phrase est peu compréhensible à la première lecture. Le texte bénéficie des éditions précédentes, les notes discutent les divergences et l'A. intervient parfois. I, 1, 2 : deux points après *arbiter*, car la suite est une explication. I, 5, 1 : maintien de *colligit* N R par recours à l'usage linguistique. I, 8, 1 : seule la conjecture *nobilem* (pour *nobis*) convient. I, 8, 4 : leçon *te putas ? oreris*, car clausule métrique (trochée et péon 4^e). I, 17, 2 : choix de *ne curet* de plusieurs *recc.* I, 25, 3 : *odia (lectio faciliior)*. II, 6, 1 : maintien de *ac (prouidet)* et N R, car la variation *ac... et* est bien attestée. Les notes, en fin de volume, d'une septantaine de pages, concernent aussi l'histoire, les idées et les formes littéraires. — Par sa prudence (discernement et modération), la nouvelle édition du *Clem.* enrichit une collection prestigieuse.

B. STENUIT.

Lucio Anneo Seneca, Lettere a Lucilio, libro terzo (epp. XXII-XXIX). Testo, introduzione, traduzione e commento di G. LAUDIZI (Studi Latini, 50), Napoli, Loffredo Editore, 2003, 15 x 21, 255 p., br. EUR 16.50, ISBN 88-8096-965-X.

L'A. reprend son livre sur les *ep.* 22 et 23 (voir *LEC* 69 [2001], p. 443), avec quelques modifications, comme sur la lecture intégrale ou par extraits des lettres d'Épicure à Idoméneé (p. 47). L'introduction générale est plus développée et s'attache aux thèmes principaux des *Lettres à Lucilius* en recourant à de nombreuses citations, caractéristiques du style sénécien. La bibliographie est longue et déborde le cadre du recueil. Quelques pages introduisent le thème de chaque lettre. Le texte est généra-

lement celui de Reynolds (1965) avec, en regard, une traduction fidèle, où se glissent quelques interprétations nouvelles. Le commentaire développé (dépourvu de titres courants) porté sur les idées, leurs nuances, leur expression, le vocabulaire ; l'A. cite de nombreux textes parallèles. *Ad* 27, 6, il fait état du peu d'intérêt de Sénèque pour la poésie lyrique (*silenzio quasi totale*), ce dont nous doutons fort, car il y a l'aspect caricatural de ce passage, les parties lyriques des tragédies et les citations nombreuses d'Horace. Quelques problèmes d'établissement du texte sont abordés, par ex. en 22, 17, maintien tel quel de la leçon *uitae laboramus* ; 24, 26 : maintien de *esuriam* (*algebo*) sans lacune entre ces deux verbes. — Si l'on songe que les cent vingt-quatre lettres de Sénèque ont fait l'objet d'études d'ensemble mais n'ont pas toutes été commentées, on saluera l'œuvre de G. Laudizi. — B. STENUIT.

A. DE VIVO & E. LO CASCIO (éd.), *Seneca uomo politico e l'età di Claudio e di Nerone. Atti del Convegno internazionale (Capri 25-27 marzo 1999)* (Scrinia, 17), Bari, Edipuglia, 2003, 14 x 21, 260 p., br. EUR 24, ISBN 88-7228-302-7.

F. D'Ippolito : *crimen maiestatis* à l'époque julio-claudienne, comparé à d'autres époques de l'Empire ; le suicide politique, forme de *clementia* impériale ; réactions de quelques juristes. De la mort d'Auguste à celle de Néron, A. Schiavone examine les difficultés, rétrospectivement simplifiées, qu'affrontèrent les juristes et que Sénèque connaissait. C. Codoñer : comment Sénèque parle du pouvoir et que révèle son lexique (*libertas, res publica, tyrannus, rex, princeps*) d'un approfondissement théorique. Pour M. Griffin, le *Ben.* montre que les bienfaits, donnés et reçus, créent le lien social dans le contexte nouveau du principat. G. Mazzoli : la théorie des miroirs (*Nat.*, I, 17, 4) et son application morale (connaissance socratique de soi et des autres) dans *Ir.* et *Clem.* E. Malaspina montre la cohérence doctrinale du *Clem.*, qui fut finalement un échec. M. Squillante cerne les hésitations de Sénèque entre recueillement philosophique et action politique. A. Wallace-Hadrill : le tremblement de terre de Pompéi, en 63 (et non 62), évoqué par Sénèque aux l. VI et VII de *Nat.* G. D'Anna passe en revue les textes de Tacite où apparaît Sénèque ; appendice sur l'utilisation de la littérature des *exitus illustrium uirorum* par Tacite. B. Levick : les rapports de Sénèque (vie et œuvres) à l'argent (e. a. Sénèque et la *fenestratio*, p. 217-20). C. P. Jones caractérise les discours grecs et latins de Néron et souligne l'influence de la Seconde Sophistique, par Nikètés de Smyrne, son maître de rhétorique grecque. G. W. Bowersock : le grec chez Sénèque, spécialement dans *Ep.* et *Apoc.* A. E. Gabba, organisateur du colloque, revenait la conclusion : Sénèque entre liberté intérieure, engagement politique et principat. — Quoique parfois prolixe, cet ouvrage éclaire bien des perspectives sur Sénèque et son époque. — B. STENUIT.

HISTOIRE

Isabella ANDORLINI & A. MARCONE, *Medicina, medico e società nel mondo antico*, Firenze, Le Monnier Università, 2004, 14.5 x 20.5, VIII + 260p., br. 17.50 euros, ISBN 88-00-86088-5.

Curato da due esperti del settore, una papirologa e uno storico romano, il volume *Medicina, medico e società nel mondo antico* è un manuale di storia della medicina antica concepito – affermano i due autori nella premessa – « per dare ampio spazio alla fruizione diretta delle fonti utili alla ricostruzione di momenti e aspetti significativi dello sviluppo di un sapere medico antico tra teoria e prassi ». E non si tratta solo di una promessa. Il libro infatti si contraddistingue sia per la sua estrema agilità favorita da una impostazione schematica ma efficace, che propone prima un veloce riassunto dei diversi argomenti, poi un'ampia sezione dedicata ai documenti, sia per uno stile

asciutto e incisivo e una veste grafica che, attraverso giochi cromatici e incroci di caratteri, aiuta non poco a distinguere l'analisi dal dato testuale — I capitoli I-IV, curati insieme al glossario e all'elenco dei medici da Isabella Andorlini, sviluppano i seguenti argomenti: Medicina e medicine; L'evoluzione della medicina antica; Malati e malattie; Medici e specialisti. I capitoli V-VII, curati, con gli indici e le schede bibliografiche, da Arnaldo Marcone, trattano invece di: Medico e malato; Medico e società; Fonti e metodi di ricerca. Per un testo che nasce come manuale, gli autori scelgono di ridurre all'essenziale il loro commento, che si limita ad una veloce introduzione dei problemi. Fanno perciò parlare le fonti: dalle letterarie, alle epigrafiche, alle archeologiche. Con linearità Andorlini e Marcone riescono a sviluppare un tema assai complesso come la medicina — sufficientemente documentato per il V-IV secolo a.C. e il II secolo d.C. ma con ampie zone buie per i restanti periodi — toccandone un po' tutti gli aspetti: dal dio Asclepio, fondatore dell'arte medica, ai medici Macaone e Podalirio per l'età mitica; dalla medicina pre-ippocratica rappresentata *in primis* da Alcmeone, ad Ippocrate; dallo studio della medicina coltivato all'interno di Accademia e Peripato, alle scuole fiorite in età ellenistica e romana (Empirici, Dogmatici, Metodici, Pneumatici) e caratterizzate da differenti — e in alcuni casi contrapposti — approcci alla scienza medica; dai due tipi di medicina: popolare e religioso, al rapporto tra medico e paziente; dalle varie branche della scienza medica (anatomia, chirurgia, ginecologia, farmacologia), ai luoghi di cura e agli strumenti chirurgici maggiormente impiegati. Ampio spazio gli autori dedicano alla professione scandita dal triangolo ippocratico: malattia, malato, medico. In quest'ambito si pongono chiaramente i doveri del medico tenuto ad apprendere dal malato la sintomatologia, a stilare una prognosi, a cercare di giovare senza nuocere, a vestire con misura, a perseguire i dettami di una scienza incapsulata nella massima: « La vita è breve, l'arte è lunga ». Medicina praticata dagli uomini ma anche — sia pure eccezionalmente — dalle donne. In questo senso è significativo l'epigramma sepolcrale riportato da Ausonio, che ricorda una certa Emilia Ilaria, accostata ad un giovinetto poiché come gli uomini praticava l'arte medica (p. 176, Ausonio, *Parentali*, VIII, 8). — Accanto alle informazioni di carattere storico non mancano elementi di curiosità legati soprattutto a terapie e farmaci. Per migliorare la vista, ad esempio, il medico alessandrino Erofilo (p. 47, Frammento 260 von Staden), nell'opera sull'occhio, prescriveva l'impiego per uso topico di una pomata a base di gomma arabica, sterco di cocodrillo terrestre, polvere di rame e bile di iena diluita con miele, e un'alimentazione a base di fegato di capro da mangiare a digiuno (un'altra ricetta per la preparazione di una pomata contro la secrezione oftalmica si trova a p. 117). In questo caso l'intervento dell'Andorlini (p. 113) chiarisce, sulla base delle moderne acquisizioni della chimica, le proprietà dello zafferano nella cura delle patologie dell'occhio: « lo zafferano [...], a base di crocina e oli essenziali ad alto contenuto di tannini, è droga astringente per eccellenza, ancora usata nelle moderne farmacopee ». Gli esempi potrebbero moltiplicarsi: dai sistemi — invero assai rudimentali — per riconoscere la fertilità della donna ricordati da Aristotele (p. 37, Aristot., *Donne Sterili*, 214), alla terapia contro le splenopatie che prevedeva sia il ricorso a salassi, sia l'impiego di decotti a base di rosmarino o di succo d'edera o pepe con nepitella in fiore, con l'aggiunta di aneto, dattero, apio e boleto, o di corteccia di ontano, ma anche di macerato in vino di marrubio, su un'alimentazione a base di lenticchie o fichi secchi bolliti in aceto (p. 92, da Quinto Sereno Sammonico, IV secolo d.C., *Libro di Medicina*, XXII). — Una panoramica sulla medicina antica dunque concentrata in un volume che, per un verso, dà allo studente gli elementi base per la conoscenza di un tema assai complesso e, attraverso l'ampio ventaglio di fonti e le ricche schede bibliografiche, lo stimola a cimentarsi in un campo di studio che non perde il suo fascino. — Giuseppe SQUILLACE.

John M. WILKINS & Shaun HILL, *Food in the Ancient World* (Ancient Cultures), Malden, MA, Blackwell Publishing, 2006, 16 x 23.5, XIII + 300 p., rel. £ 55/ US\$ 79.95, ISBN 0-631-23550-7.

C'est à John Wilkins, bien connu par ses publications antérieures sur la nourriture et les manières de table de l'Antiquité, qu'on doit l'essentiel de cette étude : Shaun Hill ne présente que de brèves introductions à chacun des chapitres (réflexions générales et comparaisons avec notre temps) et trois recettes anciennes qui clôturent le volume avant la bibliographie. Celle-ci témoigne des nombreuses lectures de l'auteur principal, qui est remarquablement bien informé. On note pourtant qu'elle contient avant tout des titres en langue anglaise et ignore des études aussi importantes, par exemple, que celles de Marie-Claire Amouretti et Jean-Pierre Brun. Ces silences sont probablement dus au fait qu'il s'agit d'un livre de synthèse destiné à un large public. Il décrit non seulement les habitudes alimentaires des Grecs et des Romains depuis Homère jusqu'aux débuts du Christianisme et de l'Espagne à la Syrie, mais aussi plusieurs autres thèmes liés à leur alimentation et évoque même, en comparaison, des pratiques propres aux Perses, aux Égyptiens et aux Celtes. Il est partagée en neuf chapitres qu'on peut commodément regrouper en triades. Les trois premiers mettent le contexte en place. D'abord, un *Overview of Food in Antiquity* pose sommairement un certain nombre de questions générales : contexte historique, sources, terminologie, originalité des Grecs et des Romains, régionalismes, évolution des pratiques, mythologie. Ensuite, l'auteur tente de situer *The Social Context of Eating* : il insiste avant tout sur le contraste entre riches et pauvres, citadins et campagnards, avec des exemples pertinents, mais il ne dit rien par exemple des peuples ruraux assujettis aux cités, qui étaient pourtant nombreux. Enfin, il évoque les liens entre *Food and Ancient Religion*, passant en revue diverses fêtes et pratiques, qui sont bien décrites ou évoquées dans l'ensemble, mais là encore il est loin d'épuiser un thème aussi complexe. Les trois chapitres suivants, riches en informations pertinentes, précises et détaillées, arrivent au coeur du sujet : 4. *Staple Foods : Cereals and Pulses*, 5. *Meat and Fish*, 6. *Wine and Drinking*. Enfin, les trois derniers reviennent à des questions périphériques. Dans *Food in Ancient Thought*, Wilkins évoque plusieurs questions philosophiques comme la place de la nourriture et des animaux dans l'ordre cosmique, la hiérarchie des plantes et des animaux en relation avec l'être humain et les mises en garde des moralistes contre le plaisir et l'excès. Dans *Medical Approaches to Food*, il résume des théories anciennes sur la médecine, la nutrition, l'exercice et l'environnement. Dans *Food and Literature*, il revient à des oeuvres littéraires qu'il a exploitées dans les chapitres précédents, aux principaux thèmes liés au boire et au manger et à des genres spécialement attentifs à ces sujets comme l'épopée homérique, la satire et la tragédie. Ce livre a de nombreuses qualités : grâce à sa largeur de vues, il est riche en informations diverses et sera lu avec profit par des lecteurs de toutes provenances ; il est présenté avec soin, illustré de manière originale et pourvu d'un index. Mais il est construit de telle manière qu'il reprend maintes fois les mêmes données et multiplie ainsi les redites, les renvois et les recoupements. En outre, bien qu'il évoque les sources archéologiques dans le premier chapitre, il n'exploite réellement que les oeuvres littéraires et, parmi elles, surtout les écrits de Plutarque, d'Athénée et de Galien. Enfin, aux yeux de lecteurs avertis, il risque de paraître victime de son ambition : le spécialiste reste quelque peu étourdi par le nombre des questions abordées et reste déçu de ne voir traités que par touches successives ou superficielles des problèmes importants comme les différences entre les couches sociales, entre les cultures et même entre les Grecs et les Romains, de même que l'évolution des pratiques alimentaires de ces derniers dans la longue durée et leur originalité, si elle a existé ; ces thèmes de fond auraient pu être repris de manière systématique dans une conclusion générale, qui fait curieusement défaut. – L. MIGEOTTE.

Luigi PICCIRILLI, *L'invenzione della diplomazia nella Grecia Antica* (Rapporti interstatali nell'antichità, 1), Roma, 'L'Erma' di Bretschneider, 2002, 151 p., ISBN 88-8265-197-5.

Il volume di Luigi Piccirilli *L'invenzione della diplomazia nella Grecia antica* apre la collana, da lui stesso diretta, *Rapporti inestatali nell'antichità*. Si tratta di uno

studio agile e chiaro con il quale l'A., pur a fronte di una serie di pubblicazioni di rilievo sull'argomento (da Poland, a Lécivain, da Kienast ad Adcock, da Mosley a Phillipson), si propone di indagare alcuni aspetti relativi alla diplomazia greca antica leggendoli in una prospettiva a tratti nuova. Il volume si articola in due parti. La prima (p. 15-62) è dedicata alle caratteristiche degli ambasciatori, la seconda (p. 63-120), invece, al linguaggio dei messi e, soprattutto, al problema della plausibilità storica dei discorsi loro attribuiti dalla tradizione. Lo studio si chiude con un'ampia sezione bibliografica e indici relativi alla terminologia diplomatica, alle fonti antiche, ai nomi, alle cose notevoli. — I termini κήρυξ, ἄγγελος, πρέσβυς, πρεσβευτής distinti da sottili sfumature semantiche indicano nella lingua greca la figura del messo. Obiettivo primario degli ambasciatori greci — rileva Piccirilli — non era di negoziare quanto di persuadere. Un compito non alieno da rischi: pur salvaguardata da Zeus Xénios secondo una norma di condotta non scritta, la loro incolumità infatti fu tutt'altro che sicura e non mancò di essere intaccata in numerose circostanze. — L'A. si sofferma sulle caratteristiche fisiche richieste a chi doveva svolgere compiti da emissario. Se prestanza fisica e bellezza erano requisiti primari, peso non secondario avevano la fama acquisita (basti pensare a Carmida inviato a Creta dagli Spartani o a Lacrine messo spartano presso Ciro il Grande in una missione tesa ad evitare la devastazione ad opera dei Persiani di città greche), ma anche l'affidabilità, l'età avanzata (sinonimo di esperienza) e soprattutto le capacità dialettiche. — Piccirilli si sofferma anche sull'abbigliamento richiesto all'ambasciatore nel corso delle sue missioni, ponendo attenzione, in particolare, al colore rosso scelto dai messi specie a Sparta. Già simbolo di re ed eroi, come attestano i poemi omerici, gli ambasciatori se ne servivano per indurre i soldati a non considerare il sangue versato (Aristot. *F* 542 Gigon; *F* 548,1 Gigon; Philostr., *Epist.*, 3), coprire le ferite ricevute (Val. Max., 2, 6,,2; Plut., *Mor.*, 238f, 24), attirare l'attenzione dell'interlocutore, come fecero i messi ioni intorno al 545 a.C. davanti al popolo spartano (Hdt., I, 152, 1-2), ma anche — rileva Piccirilli fornendo una chiave di lettura apotropaica — come augurio di salvezza. — Poiché tra i doveri dell'ambasciatore vi era quello di persuadere l'interlocutore, come ricorda Demostene (XIX, 4-7), l'A. si chiede in che modo il messo potesse comunicare con interlocutori stranieri. A tal proposito richiama una serie di figure note per il loro bilinguismo: da Mys inviato nel 480/479 a.C. da Mardonio per consultare gli oracoli; al megarese Calligito e al cicizeno Timagora, cacciati dalle loro città, rifugiatisi presso Farnabazo e da questi inviati come ambasciatori presso gli Spartani nel 413/412 a.C.; da Gaulite, emissario di Tissaferne presso gli Spartani nel 411, a Pigrete messo di Ciro il Giovane presso i comandanti greci prima della battaglia di Cunassa. — Il problema relativo alla veridicità dei λόγοι degli ambasciatori riportati dalla tradizione caratterizza la seconda parte del volume. Un problema tra i più spinosi con il quale si è confrontato un gran numero di studiosi pervenendo a conclusioni differenti: da una parte, chi ne ha negato qualsiasi elemento di veridicità leggendoli come pezzi di retorica costruiti dagli storiografi, dall'altra chi ne ha accettato la storicità pur in considerazione dell'intervento della fonte che li riporta. Propenso ad accoglierne la sostanziale veridicità (almeno in Tucidide) è Piccirilli secondo il quale, rivolgendosi ad una ristretta cerchia di intellettuali a conoscenza dei fatti, Tucidide non avrebbe potuto infarcire la sua opera di pezzi inventati. Da questo assunto e dal fatto che gli ambasciatori erano sostanzialmente dei « persuasori » parte per individuare le tematiche dei λόγοι costruiti comunque secondo le regole della retorica. Tra i temi più sfruttati figura l'appello alla συγγένεια (Piccirilli lo ritrova, ad esempio, in Erodoto nel λόγος di Aristagora di Mileto a Cleomene: Hdt., V, 49, 3, ma anche in Tucidide), cui seguono il rispetto dell'alleanza, il συμφέρον, la giustizia violata, la menzione di precedenti benefici, il desiderio di libertà posto a giustificazione di ogni azione di guerra. Fondando il suo λόγος su questi temi e modulandoli con perizia, il messo poteva formulare le sue richieste di pace, alleanza, aiuti militari facendole seguire, in caso di rifiuto, da minacce e ricatti. — Non sempre era esplicito agli emissari il messaggio di cui erano portatori. Da questo punto di vista Piccirilli non manca di citare sia episodi di spionaggio, che attestano come diverse missioni diplomatiche celassero invece il desiderio di

conoscere obiettivi e piani dell'avversario, sia casi di « messaggi in codice » il cui contenuto, chiaro all'interlocutore, risultava oscuro a chi lo portava. In questo senso l'esempio più pregnante citato è quello relativo a Trasibulo (Hdt., V, 92, ζ, 2 - η, 1), tiranno di Mileto, il quale, per indicare a Periandro di Corinto la migliore forma di governo, portò il suo emissario in un campo di grano recidendo di tanto in tanto le spighe più alte : se nel riferirne a Periandro il messo non comprese il significato del gesto, viceversa esso fu subito chiaro al tiranno di Corinto. — Lo studio di Piccirilli fa emergere l'importanza e il peso nel mondo antico del diplomatico capace di definire e consolidare i rapporti tra comunità greche e tra Greci e Barbari, sostituendo alle armi la forza persuasiva del λόγος. Una ricerca, quella di Piccirilli, con la quale lo studioso non ha inteso offrire un panorama esaustivo dell'argomento né tentato di convincere delle proprie tesi, ma piuttosto stimolare nuovi studi e « ispirare » - rileva attraverso le parole di Milan Kundera - « un altro pensiero » su un tema che, reso ostico da una tradizione tante volte lacunosa, da λόγοι πρεσβευτικοί spesso costruiti artificialmente, per un verso, continua a presentare molti lati oscuri e aspetti inesplorati, per un altro, a mantenere inalterato il suo fascino. - G. SQUILLACE.

M. TRUNDLE, *Greek Mercenaries. From the Late Archaic Period to Alexander*, London - New York, Routledge, 2004, 16 x 24, XXI + 196 p., br. £ 50, ISBN 0-418-33812-3.

Les recherches sur la guerre se sont considérablement renouvelées depuis une dizaine d'années, en repartant des perspectives ouvertes dans les années 1960 par les travaux d'André Aymard et de Jean-Pierre Vernant, qui proposaient une sociologie des conflits armés, appuyée sur le comparatisme. Dans le même temps, W. K. Pritchett entreprenait de recenser ou plutôt d'accumuler, dans les cinq volumes de ses *Ancient Greek Military Practices* (1971-1991), l'état de tous les « faits », sans ordre ni méthode pour comprendre ce que tous les historiens anciens, depuis Hérodote et Thucydide, appréhendent comme la principale activité des sociétés humaines, celle qui réclame, par conséquent, un constant effort d'élucidation. Ces deux courants ont conduit de nombreux chercheurs à s'intéresser aux problèmes et aux acteurs qui gravitent dans les marges des conflits : les victimes, les prisonniers, les femmes, les combattants qui ne peuvent pas être rangés dans les cadres matériels, politiques et psychologiques qui régissent l'activité du soldat-citoyen, l'hoplite ou le légionnaire. Que l'on songe au livre de François Lissarrague, *L'autre guerrier. Archers, peltastes, cavaliers dans l'imagerie attique* (1990). Parmi ces acteurs marginaux figurent les mercenaires, à propos desquels Matthew Trundle offre ici une remarquable synthèse, au fait de toute la bibliographie et des problématiques récentes pour le monde grec, depuis le VI^e siècle jusqu'au temps d'Alexandre. — Une riche introduction situe l'étude dans la lignée des livres de Ludmilla Marinovic (*Le mercenariat grec et la crise de la polis*, 1988), de Marco Bettalli (*I mercenari nel mondo greco*, 1995), des travaux de André Aymard, Claude Mossé, Jean-Pierre Vernant. Les mercenaires ne sont plus appréhendés comme des êtres marginaux ou des exceptions, mais comme un moyen de comprendre l'organisation sociale et les crises des cités grecques, notamment à partir de la fin du V^e siècle. Ce monde de « déclassés » ou d'*outsiders*, de soldats qui reçoivent un salaire - tel est le sens du terme μισθοφόρος qui les désigne - et qui ne sont donc ni des alliés ni des citoyens, offre une autre entrée pour comprendre, à travers l'activité militaire, la cité en tant que société sans laisser à l'écart le politique. Les cinq chapitres du livre offrent un exposé très dense, très informé, constamment appuyé sur une connaissance précise des sources. Le premier chapitre fait le point sur les lieux communs, les images, les sources. Le deuxième étudie la manière dont se constituent les sociétés de mercenaires, les raisons qui conduisent des hommes à louer leurs services à des cités ou à des rois. Leur nombre, leur provenance, leur organisation, la durée de leur service, la réaction des cités, à la fois sur la réserve et contraintes de recourir à eux, sont tout à tour étudiés. Le troisième chapitre aborde la question essentielle de la solde : comment payer les

mercenaires, sans quoi le risque immédiat était de se trouver sous leur dépendance ? Ce dossier conduit à en ouvrir un autre : l'économie de la guerre, que les cités ne seront plus à même de supporter, laissant alors cette activité aux rois, pour une part du moins (la question essentielle du butin, p. 99-101, est trop rapidement traitée). Comment trouver, louer des contingents de mercenaires ? Le quatrième chapitre étudie tous les aspects des réseaux quasi officiels autour de ce processus. On sait ainsi que Sparte facilite l'emploi de mercenaires péloponnésiens hors du Péloponnèse (p. 105, 122-123). Désormais, c'est l'employeur qui fournit parfois l'équipement, de sorte qu'il n'existe plus de lien obligé entre la statut d'hoplite, la condition de petit propriétaire terrien et la défense de la cité. Au IV^e s'effrite ainsi un des fondements de l'idéologie poliade. Le dernier chapitre explore ce que l'on pourrait appeler la sociabilité des mercenaires, à la fois en temps de guerre, entre les soldats et avec le commandement, mais aussi dans cette sorte de société en marche qu'est une troupe de mercenaires, telle que peut la donner à comprendre l'*Anabase* de Xénophon : rapports d'autorité (on peut désormais s'appuyer sur l'étude de Vincent Azoulay, *Xénophon et les grâces du pouvoir. De la charis au charisme*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2004), recompositions des structures sociales et familiales, rivalités ethniques, enjeux de politique internationale. — Ce livre s'ajoute avec profit à ceux qui analysent le mercenariat non seulement comme un phénomène économique et social, mais comme le signe d'une mutation de la πόλις, à travers la mise en cause de la figure et de valeurs du citoyen-soldat-propriétaire. Une riche bibliographie, un index des termes grecs et un second pour les noms, les lieux et les thèmes contribuent à faire également de cet ouvrage un précieux instrument de travail. — P. PAYEN.

Glenn RICHARD BUGH (éd.), *The Cambridge Companion to the Hellenistic World* (Cambridge Companions to the Ancient World), Cambridge, University Press, 2006, 15.5 x 23, XXIX + 371 p., br. £ 17.99 / US \$ 29.99 ISBN 0-521-53570-0, rel. £ 45 / US \$ 80, ISBN 0-521-82879-1.

En quoi la période hellénistique diffère-t-elle de la précédente ? Quelles sont entre elles les continuités et les discontinuités ? Dans quelle mesure les conquêtes d'Alexandre comptent-elles pour quelque chose dans la naissance de ce monde complexe ? Telles sont les interrogations auxquelles Glenn R. Bugh s'emploie à fournir des réponses. Après avoir, en guise d'introduction, rappelé l'origine du concept de période hellénistique et souligné que les découvertes archéologiques et la traduction de nouveaux textes obligeaient à cesser de regarder cette période comme décadente, il réunit quinze études, qui revisitent d'une manière innovante des domaines aussi importants que ceux de la religion, de la philosophie, de la famille, de l'économie, de la vie matérielle ou de la guerre. — En voici le détail. A. B. Bosworth (*Alexander the Great and the Creation of the Hellenistic Age*, p. 9-27) critique la vision hégélienne proposée par Droysen d'un Alexandre agissant sur le cours de l'histoire et montre que son action eut peu d'effet sur les régimes qui lui ont succédé. Winthrop Lindsay Adams (*The Hellenistic Kingdoms*, p. 28-51) montre pourquoi la plus faible des quatre monarchies hellénistiques a demandé l'aide romaine afin de prolonger une situation qui assurait son autonomie et sa liberté, ce qui pour finir a tout changé. D. Graham, J. Shipley et Mogens H. Hansen (*The Polis and Federalism*, p. 52-72) mettent en garde contre les généralisations simplificatrices : la situation est très variable d'une région à l'autre et en évolution permanente du fait des changements de statut des villes, de l'affaiblissement de l'autonomie militaire et diplomatique, de l'interdépendance économique, du cosmopolitisme, du pluralisme religieux, de constitutions élitistes, de l'abandon des fortifications, de l'augmentation de la population dans les petits villages. John K. Davies (*Hellenistic Economies*, p. 73-92) analyse les transformations économiques entraînées par l'urbanisation, la monétarisation, les fiscalités royales, les transferts de connaissance, le développement du luxe et l'essor de la puissance romaine. Dorothy J. Thompson (*The Hellenistic Family*, p. 93-

112) met en évidence l'extrême variété de l'organisation de la famille, selon qu'on a affaire aux familles royales, aux familles grecques, aux familles grecques à l'étranger ou aux familles non-grecques. Graham J. Oliver (*History and Rhetoric*, p. 113-135) s'intéresse au renouvellement du genre historiographique par Polybe et à l'interconnexion étroite entre la rhétorique (capitale sur le plan diplomatique) et l'écriture de l'histoire (marquée par l'inclusion de discours en style direct), ce qui contribue à rendre cette époque fondamentale pour le développement de la rhétorique. Susan I. Rotroff (*Material Culture*, p. 136-157) attire l'attention sur la nécessité de ne pas se fier aux seuls textes et de prendre en compte tous les apports de l'archéologie pour la connaissance du conditionnement des comportements et de la pensée par les objets utilitaires, pour la construction des chronologies, pour l'étude du commerce, des habitudes alimentaires, des phénomènes d'acculturation matérielle, de la mémoire collective, des rapports sociaux entre les sexes. Andrew Stewart (*Hellenistic Art : Two Dozen Innovations*, p. 158-185) passe en revue les points sur lesquels l'art grec change profondément sous Alexandre : invention de l'iconographie du Pouvoir, de l'art des cours royales et des palais, des spectacles grandioses, des portes monumentales pour les villes, de rues à galeries, de façades à colonnades sur deux étages pour les maisons, de bibliothèques publiques, de l'ordre corinthien, de la voûte, du rococo, du réalisme, du grotesque, du néo-classicisme, de la mosaïque, de la bijouterie, des camées, des collections d'art, de l'histoire de l'art. Nita Krevans et Alexander Sens (*Language and Literature*, p. 186-207) étudient l'essor de la Koïnè et de la poésie érudite et didactique avec Callimaque, Apollonios de Rhodes et Théocrite. Jon D. Mikalson (*Greek Religion : Continuity and Change in the Hellenistic Period*, p. 208-222) explique que, dans ce monde poly-ethnique et multiculturel caractérisé par l'hétérogénéité et l'introduction de nouveaux cultes, les Grecs font pour la première fois des choix individuels s'agissant de la divinité à adorer, ce qui fait passer d'une religion d'État à une religion personnelle, sans toutefois rompre avec l'aspiration à l'universel propre à la religion grecque. Robert W. Sharples (*Philosophy for Life*, p. 223-240) constate le déclin de l'aristotélisme et impute la propagation des philosophies nouvelles à la recherche de l'ataraxie, à un certain scepticisme, à l'hédonisme, au rejet des conventions et à l'affirmation de l'auto-télisme de la vertu (un esclave vertueux est un homme heureux). Paul T. Keyser and Georgia Irby-Massie (*Science, Medicine, and Technology*, p. 241-264) décrivent les progrès des mathématiques, de l'astronomie, de la biologie, de la médecine, des techniques (irrigation, adduction de l'eau, alimentation, habillement, bâtiment, guerre, navigation, commerce) et signale que les réalisations les mieux connues de l'époque romaine et du Moyen Âge dépendent de savants et d'ingénieurs inconnus de l'époque hellénistique. Glenn R. Bugh (*Hellenistic Military Developments*, p. 265-294) fait remarquer que, si l'éphébie continue, la guerre est devenue totalement l'affaire de professionnels et de techniciens ; il expose les changements induits dans l'infanterie par la phalange, dans la cavalerie par les éléphants, en poliorcétique par l'utilisation de machines, et dans la marine par la construction de quinquerèmes, Erich S. Gruen (*Greeks and Non-Greeks*, p. 295-314) analyse la disparition en Égypte de la dichotomie grec-barbare. D. Graham et J. Shipley (*Recent Trends and New Directions*, p. 315-326) invitent à réévaluer complètement cette époque moins étudiée et enseignée que la précédente et encore trop mal connue (on oublie par exemple, que le régime démocratique survit jusqu'au 1^{er} siècle avant notre ère). — Comme pour tous les volumes de la série *The Cambridge Companion to*, chacune de ces études se termine par des indications bibliographiques (reprises dans la bibliographie récapitulative à la fin du livre) qui permettent d'approfondir la réflexion. Outre vingt-cinq illustrations, un tableau chronologique des événements militaires et trois cartes, ainsi qu'une liste des différentes dynasties hellénistiques, l'ouvrage comprend un index général, toutes parties qui rendent très commode l'utilisation de cet excellent outil de travail pour sortir des clichés habituels. — J. B.

P. ERDKAMP, *The Grain Market in the Roman Empire. A Social, Political and Economic Study*, Cambridge, University Press, 2005, 16 x 23.5, VIII + 364 p. + 4 pl., rel. US \$ 95/ £ 55, ISBN 0-521-83878-9.

Questo libro di Paul Erdkamp rappresenta una seria e documentata indagine sull'approvvigionamento granario nell'Impero romano. Esso offre una serie di importanti contributi, che si ritrovano nei primi quattro capitoli, sulla produzione e sulla produttività nell'agricoltura romana, sulla tipologia del piccolo contadino proprietario, sulle relazioni commerciali degli agricoltori, sull'integrazione del mercato nel rapporto tra domanda e offerta. Il tema centrale del libro è affrontato negli ultimi due capitoli che riguardano il rapporto tra Roma e le province granarie e il rifornimento alimentare della città di Roma attraverso l'intervento sul mercato granario. — Come E. ben chiarisce nell'introduzione, gli argomenti principali del libro derivano da ricerche condotte sul rifornimento alimentare e sul mercato granario in epoche successive, in particolare nell'Europa tra la fine del Medioevo e la prima età moderna. Il presupposto da cui parte, anche al fine di utilizzare gli strumenti analitici utilizzati dagli storici dell'economia di epoche per la quali disponiamo di fonti qualitativamente e quantitativamente più abbondanti, tali dunque da permettere ricostruzioni statistiche, è che il mondo romano sia una società preindustriale sostanzialmente simile a quella europea all'inizio dell'età moderna. La differenza principale tra l'Impero romano e il mondo europeo del '500-'600 risiede nell'assenza di stati nazionali e, quindi, nella mancanza di politiche nazionali riguardanti il mercato internazionale dei grani. Per il governo romano i dazi non erano altro che una fonte di entrata e non un modo di incrementare il mercato del grano o di tutelare la produttività della propria agricoltura. Segnalo alcune considerazioni di ordine generale di E. che mi paiono particolarmente interessanti. Pur riconoscendo l'ovvia importanza del dato geografico nel bacino del Mediterraneo E. non accetta il determinismo geografico per spiegare le strutture economiche ma sottolinea l'importanza del modo in cui si utilizzano lavoro, capitale e tecnologia e quella della natura delle esigenze sociali rispetto al territorio. Data la strutturale inelasticità e debolezza dei mercati (di capitali, di terre e di lavoro oltre che di prodotti) era inevitabile che questi fossero incrementati da canali esterni al mercato. Una componente coercitiva giocò sempre un ruolo importante nel mondo romano: anche lo stesso sviluppo della crescita economica dei primi secoli dell'Impero può essere attribuito a una *command economy*. L'economia romana, pur non sviluppandosi mai in un'economia mondiale integrata in senso proprio, fu senz'altro un'economia di mercato. Tuttavia gran parte della complessità della società romana, delle sue realizzazioni spettacolari fu realizzata grazie al ricorso per finalità specifiche di strumenti coercitivi, fuori mercato, in un contesto di mercato. La *pax Romana* e l'espansione geografica dell'Impero ebbero un impatto benefico. Il governo imperiale migliorò le comunicazioni e la tassazione in natura propiziò spedizioni di grano che possono avere avuto un miglior successo del mercato libero nel mitigare le conseguenze di raccolti negativi. Roma stimolò una crescita complessiva della produttività creando un mercato stabile per tutti i generi di merci e di servizi. Se lo sviluppo non fu uniforme, se si possono isolare solo alcune aree nodali di crescita, questo è dovuto a insuperabili fattori strutturali, a cominciare dalle difficoltà di trasporto verso l'interno, che si ritrovano anche in Europa in situazioni specifiche nella prima età moderna.

A. MARCONE.